



Chroniques Camusiennes

Publication de la Société des Études Camusiennes

N° 39 – Avril 2023

V ie de la Société des Études Camusiennes	p. 2
A ctivités camusiennes	p. 5
D ocuments et analyses	
- Sophie Bastien, « <i>Je t'écris au milieu d'un bel orage</i> »	p. 7
- Laurence Brossier : « <i>L'Envers et l'Endroit</i> : La naissance de l'été invincible »	p. 9
- Christian Phéline : « Oliver Gloag, <i>Albert Camus. A Very Short Introduction</i> (Oxford, 2020) - Notes de lecture »	p. 18
- Faris Lounis : « Les traductions arabes des œuvres de Camus »	p. 28
P arutions	p. 31
S ociétés amies	p. 32
F ormulaire de (ré)adhésion	p. 33

Chères amies, chers amis,

*Rien d'autre aujourd'hui
Que d'aller dans le printemps
Rien de plus
Buson*

Les poètes nourrissent notre appréhension du monde et l'éclairent dans les temps incertains. De même Camus créant cette inoubliable image de l'amandier dont il attendait toujours en hiver le fleurissement. À plusieurs reprises, il relate cette expérience algéroise d'enchantement devant la fragilité, la précarité mais aussi la résistance de la floraison blanche. Voici que je découvre sur internet un extrait des *Amandiers* lu par Serge Reggiani qui résonne comme un texte contemporain. Face à cette « Europe encore toute pleine de son malheur », Camus encourage à garder intacte cette force de l'esprit incarnée par l'amandier, un amour de vivre qui n'exclut pas la lucidité face au tragique mais permet de ne pas sombrer dans le désespoir.

Beau printemps et belle lecture de ces nouvelles camusiennes !

Anne PROUTEAU

Comité de rédaction : Marie-Thérèse Blondeau, Anne Prouteau, Agnès Spiquel, Anne-Marie Tournebize
societe@etudes-camusiennes.fr
ISSN 2110-1175

© *Chroniques camusiennes*, n° 39, avril 2023, reproduction possible après autorisation préalable

Vie de la Société des Études Camusiennes

➤ Assemblée générale, à Paris, le 21 janvier 2023

[Ceci est un résumé du compte-rendu ; celui-ci peut être envoyé sur simple demande. Les nouvelles développées par ailleurs dans ce numéro de *Chroniques* n'ont pas été gardées ici.]

Rapport moral (Anne Prouteau)

• Vie de la SEC

- Parution de trois *Chroniques camusiennes* et de la Revue *Présence 14* (présentée comme d'habitude au Salon de la Revue, en octobre 2022). Satisfaction pour la deuxième année consécutive de publier un numéro de qualité à un moindre coût même si nous faisons désormais appel à une professionnelle pour la conception de la maquette. Réflexion autour d'une mise en ligne de la revue tout en conservant la version papier (pourparlers avec Persée).

- Site internet de la SEC : 18987 connexions sur l'année 2022 avec des pics de connexions en avril et en novembre. Le site internet joue un triple rôle : *informatif* (auprès des collégiens, des lycéens ou des étudiants qui viennent chercher des renseignements sur l'œuvre de Camus), *promotionnel* (le site est une plateforme qui met en avant les événements et parutions autour de Camus), *scientifique* (annonce des parutions universitaires et outil bibliographique pour les chercheurs). Sur le site, la **Nouvelle Bibliographie Albert Camus** est mise à jour chaque année. Cette année, mise en ligne de la bibliographie des travaux d'André Abbou.

- Les **Échanges Jacqueline Lévi-Valensi** se poursuivent : le 29 mai, Martine Job a donné une conférence, « Albert Camus et le voyage », qui paraîtra dans *Présence 15*.

- Les premières conférences par zoom ont été appréciées : « Camus et *Le Soir républicain* » par Philippe Vanney (mars 2022), « L'Algérie et Camus, depuis 1960 » par Agnès Spiquel (avril 2022), « Albert Camus et la révolution française » le 6 octobre 2022, par Pierre-Louis Rey (octobre 2022). Une réflexion porte sur la mise en ligne des prochaines conférences.

- **Obtention de la subvention du CNL** : 1.280,60 € (en 2021 : 1.447,60 €)

• Activités de la SEC

- « **En résonance avec Camus** », à l'Université Catholique de l'Ouest, Angers, le 2 décembre 2022 (voir le compte rendu dans *Chroniques 38*).

- Le très beau volume *Camus et la poésie*, issu du colloque d'Arc-et-Senans, coordonné par Danièle et Alexis, est paru aux Presses Universitaires de Rennes.

- Dans le monde

Japon : en juin, publication du n° 15 des *Études camusiennes*, numéro spécial *Albert Camus : L'amour de vivre*, Actes de la 32^e Rencontre internationale de Dokkyo.

En décembre, ouverture au public sur J-STAGE (plateforme officielle japonaise pour la diffusion de la recherche scientifique) *Études camusiennes*, du n° 1 (1994) au n° 14 (2019).

https://www.jstage.jst.go.jp/browse/ecs/14/0/_contents/-char/en

Espagne : en mars 2022, présentation de plusieurs traductions d'ouvrages d'Albert Camus, édités ou réédités pendant l'année 2021 : *L'Envers et l'Endroit*, *Révolte dans les Asturies*, *La Mort heureuse* et *L'Homme révolté*, en plus de la réédition de *Solitaire Solidaire* de Catherine Camus.

États-Unis : conférence par zoom le 18 mai 2022 avec la participation de Marie-Thérèse Blondeau et d'Anne Prouteau autour de « Camus au Chambon ».

Amérique latine : rencontres mensuelles de lecture de Camus, à l'Alliance française de Buenos-Aires ; cette année, *La Chute*.

• Participation et engagement des membres de la SEC dans des sociétés ou organisations amies

- mai 2022 : dans le cadre des **Trobades de Minorque**, délibération du jury du *Prix Mediterranni des Trobades* (qui a récompensé Mathias Enard, grand romancier orientaliste). Anne Prouteau a été invitée à faire une conférence : « Et vivre, c'est ne pas se résigner ». Les prochaines *Trobades* auront lieu fin avril/début mai 2023 sur le thème : « Les lieux du monde ».

- octobre 2022 : **Estival des rencontres méditerranéennes de Lourmarin**. La SEC y était bien représentée. Nouveau format très intéressant : conférences et ouverture au monde. Présence d'Eric Fottorino, de Xavier Leclerc ; une mise en scène de *Caligula* et une prestation de Reda Kateb autour de *L'Étranger*.
-Présentation du rôle de Sarah Belamich, trésorière des RMAC, présente à l'AG (et dont Anne salue la présence) ; elle assure aussi le lien avec la Méjanès et les archives et sera donc désormais l'interlocutrice des chercheurs.

➤ **Rapport financier (Georges Bénicourt)**

Rapport pour l'année 2022.

État des fonds propres disponibles au 31/12/21 : 10.013,73 €

Résultat d'exploitation bénéficiaire de 2.725,55 € (*bénéfice de 662,38 € en 2021*).

État des fonds propres disponibles au 31/12/2022 : 12.739,28 €

Les entrées de cotisations ainsi que les ventes de la revue ont augmenté, compensant largement la légère baisse de la subvention CNL (qui reste à un bon niveau néanmoins).

La baisse des frais d'envoi de la revue a permis de réduire les coûts et nous avons subventionné peu de manifestations cette année, ce qui explique le montant nettement inférieur des charges. Ainsi le bénéfice de cette année, ajouté à celui de 2021, permet de rattraper le déficit cumulé de 2019/2020 (environ 3400 euros de bénéfice contre environ 3000 euros de pertes)

Suggestion de mettre en place, à partir du site, un paiement Paypal (très simple d'utilisation) pour la cotisation.

➤ **Perspectives 2023**

- **Publications** : Actes de la rencontre au Chambon aux éditions *Bleu autour*. Un essai de Rémi Larue, tiré de sa thèse sur « Camus et la violence ».

• **Événements culturels**

- Les réflexions autour du projet « Séparation (s) » se poursuivent. Dans l'idée d'articuler spectacle grand public et contenus plus académiques, Rémi Larue pense à déployer le projet sur différents temps avec lectures théâtralisées, journée d'études et interventions scolaires. À suivre, donc !

- Prochaine conférence pour *Les Échanges Jacqueline Lévi-Valensi*, l'après-midi du prochain CA, le samedi 13 mai ; Vincenzo Mazza parlera des premières pièces de Camus et de Sartre.

- Prochaine conférence par zoom pour les adhérents, le 15 février à 18 h : David Walker parlera de « Camus et la création ». Mise en ligne de ces conférences sur You tube.

- Le 2 juin 2023, dans le cadre du festival « Quartier du Livre », organisé par la Bibliothèque Cuzin (de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne) et consacré cette année au thème « Voyage, voyages », Enzo Loï propose, comme l'an dernier, une demi-journée consacrée à Camus. Martine Job et Virginie Lupo pourraient y intervenir.

Au nom de la SEC, Anne témoigne sa gratitude à Georges Bénicourt pour ses 15 ans de bons et loyaux services en tant que trésorier. C'est Éric Amis, ancien banquier et ami de la SEC depuis de longues années, qui prendra sa suite.

Elle salue aussi avec reconnaissance et très chaleureusement Hans Peter Lund et Danièle Leclair qui choisissent de quitter le CA en tant que membres, et qui témoignent de ce qu'ont représenté pour eux ces années de participation au CA. (Anne proposera au prochain CA que tous trois deviennent membres honoraires)

Date du prochain CA : 13 mai 2023 à 10h30.

Le rapport moral est voté à l'unanimité. Le rapport financier également.

Appel à communication

SLEAC, branche latinoaméricaine de la Société des Études Camusiennes

Lance un appel à communication pour un colloque dont le thème est :

« L'artiste : sa vocation et son métier, voué au témoignage de la beauté et de la vérité, en son monde : ses responsabilités, ses tentations, ses problèmes ».

Il s'agit d'envisager chez Camus le vécu et le réfléchi en tant qu'artiste dans son entourage, dans son monde proche et dans le monde au jour le jour, dont il témoigne dans ses *Carnets*, ses lettres, ses conférences, ses articles, et même dans ses œuvres.

Textes importants à l'appui :

1. « Jonas ou l'Artiste au travail »
2. *L'artiste en prison* (sur Oscar Wilde : son esthétique, sa mutation)
3. « Travail et culture »
4. Conférence du 14 décembre 1957 à l'occasion du prix Nobel.

Le colloque aura lieu au **mois de novembre 2023** (en deux journées à fixer), à l'**Alliance Française de Buenos Aires**.

On vous prie de présenter votre projet avec le titre et l'idée essentielle dès maintenant et avant fin mai 2023.

Une fois le projet accepté, on vous demande les textes pour le 30 septembre. La communication est limitée à 25 minutes.

Langues admises : espagnol et français (possibilité de traduction simultanée pour la communication).

Inés de CASSAGNE, directrice de SLEAC.

COTISATION Il est temps de payer votre cotisation 2023 : 30 euros (tarif inchangé).
Vous trouverez le formulaire à la fin de ce numéro.

N'oubliez pas de nous signaler tout CHANGEMENT D'ADRESSE POSTALE (pour l'envoi de *Présence d'Albert Camus*)

La revue de la SEC, *Présence d'Albert Camus* :

Vous avez reçu le n° 14/2022 en septembre dernier. Si vous souhaitez d'autres exemplaires, vous pouvez les commander sur notre site grâce à la fiche contact, Vous recevrez le n° 15 en septembre 2023.

SUR NOTRE SITE

Consultez régulièrement notre site : www.etudes-camusiennes.fr

Vous y trouverez toutes les nouvelles au fur et à mesure de leur parution....

Vous y trouverez aussi les anciens numéros de *Chroniques Camusiennes* (dans la rubrique L'Association/Bulletins).

Consultez également la bibliographie camusienne, créée par Raymond Gay-Crosier et maintenant gérée par Jason Herbeck, de l'université de Boise (Idaho)

<http://camusbibliography.boisestate.edu/>

Activités camusiennes

Manifestations passées

**30 mars, Inauguration de la Médiathèque Albert-Camus à Saint-Sernin (Ardèche)
(avec la collaboration de Christian Therme, lecteur de « Lire et Faire lire », et d'Agnès Spiquel)**

- Présentation et lecture d'extraits de « L'Hôte » (avec projection des pages correspondantes de la BD de Jacques Ferrandez) à des élèves de l'école primaire, suivies d'un débat
- Dévoilement de la plaque
- Conférence d'Agnès Spiquel, « Albert Camus, des quartiers populaires d'Alger au prix Nobel de littérature »
- Lecture d'extraits du *Premier Homme*, suivie d'un échange avec le public.
-

Manifestations à venir (voir le détail sur le site)

➤ Les Trobades de Minorque, du 28 au 30 avril

- Le 28 avril, remise des Prix Méditerranéens Albert Camus
- Le 29 avril, « Les "lieux" de résistance »
- Le 30 avril, « Les "lieux" d'invention des possibles »

Voir le programme complet : <https://www.trobadescamus.com/fr/programme/>

- Du 12 au 20 mai 2023, *Les Justes*, d'Albert Camus, mis en scène par Dominique Lamour, Théâtre du Carré Rond, Marseille.

➤ *La Peste* adaptée par France Télévisions

Une mini-série en 4 épisodes. Début du tournage par Antoine Garceau à la mi-avril avec Frédéric Pierron (le psy de *En thérapie*) dans le rôle principal.

Une dystopie inspirée du roman de Camus, qui se situe en 2029, dans une société « à peine sortie de la vague des épidémies Covid » et confrontée à une peste « autrement plus redoutable ». « Alors que l'on a appris à vivre avec les variants saisonniers de la Covid, on découvre dans cette ville du Sud un nouveau variant du bacille de la peste baptisé YP2. Faute de traitement, le gouvernement central va décider, afin d'épargner le reste du pays, de boucler la ville ; puis d'y appliquer un mystérieux "Plan D" dont nous découvrirons peu à peu les monstrueux ressorts », est-il précisé dans le communiqué.

- Le 3 juin 2023, à Cordes, rencontre intergroupes Camusiens du Toulousain et de Castres sur « Camus à Cordes », avec une intervention de Marie-Thérèse Blondeau.

Les Camusiens du Toulousain se sont réunis les 8 février et 5 avril ; Yves Ramier nous envoie toujours des comptes rendus précis de ces réunions, qu'il présente ainsi : « **partage** d'informations, d'avis sur ce qui concerne Camus et tout autre auteur, au cours de nos **échanges**. »

Prochaine réunion : le 17 mai

Information : anne-yves@outlook.fr

Document et analyses

« Je t'écris au milieu d'un bel orage »

Sophie BASTIEN

Je t'écris au milieu d'un bel orage : voilà le titre du spectacle qui a été présenté au Théâtre du Nouveau Monde, à Montréal, du 17 janvier au 19 février 2023¹. En fait, les dates prévues étaient moindres mais plusieurs supplémentaires ont été ajoutées vu l'immense succès public. Le spectacle s'inspire de la correspondance entre Albert Camus et Maria Casarès. En 1h50 sans entracte, Maxime Carbonneau en met en scène une portion assez considérable et surtout significative (dont le choix revient à Dany Boudreault). Il ne se limite pas au corpus épistolaire cependant, quoique celui-ci constitue la grande majorité de la partition textuelle : il intègre aussi des événements qui se sont produits après la mort de Camus. Ainsi, la représentation s'ouvre sur l'annonce de l'accident mortel survenu en janvier 1960, inclut des extraits d'entrevues médiatiques que Maria a accordées dans les décennies subséquentes, et se clôt sur sa rencontre avec Catherine Camus dans les années 1980, alors qu'elle lui remet la correspondance qu'elle a eue avec Albert. D'un bout à l'autre, le point de vue est centré davantage sur elle que sur lui. Précisons qu'il s'agit toujours d'une Maria fictionnalisée (interprétée par Anne Dorval) ; on ne voit ni n'entend des documents d'archives qui présenteraient la Maria Casarès réelle.

En plus de meubles et d'accessoires des années 1940, la scénographie (de Max-Otto Fauteux) installe un grand lit au centre du plateau, des rideaux, des couleurs chaudes et des éclairages qui sont également ambrés : l'ensemble suggère la sensualité, que confirme l'élégance chorégraphique des gestes qu'ont ensemble les deux personnages quand ils se voient. De part et d'autre du lit : côté jardin, le bureau où Maria écrit ses lettres ; côté cour, celui où Albert écrit les siennes. Cette disposition met en espace leur séparation physique. Du coup, elle fait mieux sentir l'attente et leur désir, ainsi que la dynamique entre distance et proximité – qui sont aussi temporelles, le temps de l'écriture d'une lettre n'étant pas celui de la lecture par son destinataire. Dans le livre publié de leur correspondance, le lecteur apprend que Casarès informait Camus des morceaux de musique qu'elle écoutait. Conséquemment, le décor du spectacle montre une table tournante sur le bureau de Maria. À l'occasion, elle met un disque ou, à l'autre extrémité du plateau, Albert allume une radio. Ainsi, une bande sonore (réalisée par Antoine Bédard) plonge le spectateur tantôt dans le répertoire musical classique de Maria, tantôt dans l'ambiance culturelle de l'époque.

Mais c'est davantage la passion que partagent Albert et Maria pour la littérature et le théâtre qui est mise en relief dans ce spectacle. Celui-ci prend même l'allure d'un hommage intense au théâtre, davantage comme art scénique que comme genre littéraire. De grands praticiens de la scène sont évoqués en tant que tels – Jean-Louis Barrault, Catherine Sellers, notamment – puisque les

¹ « Programme de soirée » : <https://www.flipsnack.com/theatredunouveaumonde/je-t-cris-au-milieu-d-un-bel-orage/full-view.html>. « Dossier du spectacle » : <https://www.flipsnack.com/theatredunouveaumonde/dossier-je-t-cris-au-milieu-d-un-bel-orage/full-view.html>.

épistoliers les côtoient de près. Plus encore, le métier d'acteur, avec la discipline qu'il exige, se trouve au centre de l'action quand Maria mémorise du texte, répète des rôles, se prépare dans les loges, reçoit des fleurs, évalue sa propre performance, commente les représentations et les réactions du public, raconte ses tournées internationales, joue des passages particulièrement forts de *Phèdre* ou des *Justes*. Quant à Albert (Steve Gagnon), il est à son tour sous les projecteurs lorsqu'il lit à Maria, de façon bien sentie, une « Lettre à un ami allemand » ou encore son « Discours du 10 décembre 1957 » – non en tuxedo dans le protocole solennel du Nobel à Stockholm, mais déboutonné dans le naturel et l'intimité.

Pour moi qui suis camusienne, tous les textes convoqués renaissaient puissamment. Le spectacle dans sa globalité m'a beaucoup surpris : je ne me doutais aucunement qu'on puisse créer du théâtre si vivant à partir d'une correspondance, de nature privée à l'origine, et qu'on puisse faire autant vibrer sur les planches des écrits essayistiques. Le travail d'adaptation et de structuration (non chronologique), mis en valeur par le jeu des comédiens, est frappant d'ingéniosité. Il faut dire que la compagnie « La Messe basse » a justement pour spécialité de faire du théâtre avec un matériau non destiné à ce médium, et de l'activer dans le présent. Mandat réussi !

L'Envers et l'Endroit ou la naissance de l'été invincible

Laurence BROSSIER

Dans la préface qu'il rédige en 1958 pour la réédition de son œuvre de jeunesse, *L'Envers et l'Endroit*, constituée de cinq essais écrits en 1935 et 1936, parue chez l'éditeur algérois Edmond Charlot en 1937, Camus écrit : « Chaque artiste garde ainsi, au fond de lui, une source unique qui alimente pendant sa vie ce qu'il est et ce qu'il dit. [...] Pour moi, je sais que ma source est dans *L'Envers et l'Endroit*, dans ce monde de pauvreté et de lumière où j'ai longtemps vécu [...] ». À l'âge de la maturité, il reconnaît, en effet, à « ce petit livre » une « valeur de témoignage [...] considérable » dans la mesure où c'est à partir des récits et des idées exprimées dans ces essais que l'œuvre va pouvoir se développer. D'autre part, comme le rappelle aussi la notice (*OC I*, p. 1214), le projet de préface contenu dans ses *Carnets* indiquait très explicitement l'existence d'une organisation au sein de ces essais et incitait le lecteur à les lire dans l'ordre : « Pour ceux qui prendront ces pages pour ce qu'elles sont vraiment : des essais, la seule chose qu'on puisse leur demander, c'est d'en suivre la progression. De la première à la dernière, peut-être y sentira-t-on une démarche sourde qui en fait l'unité, j'aurais envie de dire qui les légitime, si la justification ne me paraissait pas vaine » (mai 1937, *Carnets I*). Ces quelques éléments sont donc une invitation à partir à la rencontre de ce que l'on pourrait nommer les lignes de force de la pensée camusienne desquelles émerge déjà, dans une étonnante solidité fragile, la figure de l'écrivain. Tipasa n'est pas encore chantée... et pourtant elle est déjà là pour exalter la mesure et faire prendre conscience à l'artiste qu'il existe en lui « un été invincible » (*OC III, L'Été* « Retour à Tipasa » p. 613).

L'existence de deux forces contraires inséparables

Dans *Actuelles I* (*OC II*, p.476), l'on trouve ces mots de Camus prononcés lors d'une interview publiée par Émile Simon dans la Revue du Caire en 1948 : « Je suis né pauvre, sous un ciel heureux, dans une nature avec laquelle on sent un accord,

non une hostilité. Je n'ai pas commencé par le déchirement, mais par la plénitude ». Ces propos sont confirmés dans « Retour à Tipasa » : « Élevé d'abord dans le spectacle de la beauté qui était ma seule richesse, j'avais commencé par la plénitude » (*OC III*, p.609). Ce qui fut donc premier chez le jeune Camus était ce sentiment d'unité, cette sensation de vivre en harmonie avec ce qui l'entourait, cet état d'innocence face à un monde édénique qui n'avait, par conséquent, ni envers, ni endroit et semblait se présenter dans toute sa transparence ; certains de ses personnages de romans en exprimeront, d'ailleurs, par la suite la nostalgie. Cependant, très vite il apparaît que la vérité est tout autre : pour celui qui use de sa conscience et fait montre de lucidité, le monde est dual. Il y a le côté pile et le côté face, tous deux sont liés comme le met en évidence le titre avec l'emploi de la conjonction de coordination « et ». Désormais, le monde de la nature et celui des hommes ne peuvent être observés qu'avec un double regard : l'envers appelle l'endroit et vice versa.

En rappelant l'existence de ces deux faces, le dernier paragraphe du premier essai, « L'Ironie », se présente comme une sorte de conclusion : « Une femme qu'on abandonne pour aller au cinéma, un vieil homme qu'on n'écoute plus, une mort qui ne rachète rien et puis, de l'autre côté, toute la lumière du monde » (*OC I*, p. 46)². Celui qui est vieux n'a plus sa place dans la société et il est devenu transparent auprès de ceux qui le côtoient. Les deux premières histoires montrent bien l'indifférence qui règne au quotidien, l'isolement auquel sont contraints cette femme et cet homme et dont ils souffrent cruellement en silence tout en essayant de le supporter car il n'y a aucune issue ; la troisième évoque l'issue fatale à travers la mort d'une grand-mère.

Comme l'indique le titre de l'essai, un événement inattendu va se produire dans chacune des situations, c'est l'ironie du sort qui est en action, mettant en exergue l'impuissance de l'homme face à la vie, plus évidente encore avec cette fatalité qu'est la proximité de la mort. Le premier personnage de « L'Ironie » est une vieille

² Pour les citations tirées de *L'Envers et l'Endroit*, la mention « *OC I* » ne sera désormais plus précisée.

femme devenue hémiplégique dont l'infirmité est comme la preuve tangible d'une vie qui côtoie déjà la mort. La présentation qui en est faite par le narrateur sous-entend qu'elle n'appartient plus vraiment à ce monde : « elle n'avait qu'une moitié d'elle en ce monde quand l'autre lui était déjà étrangère », « on l'avait réduite au silence et à l'immobilité » (p. 39) ; elle ne prend pas part au dîner « parce que les aliments sont trop lourds le soir » (p. 40) et reste en retrait, toujours silencieuse ; elle est ignorée des autres, même de sa propre fille. C'est ainsi que « les convives » partent au cinéma après le dîner, la laissant seule sans la moindre hésitation avec, qui plus est, des propos qui ôtent toute mauvaise conscience : « Elle éteint toujours la lumière quand elle est seule. Elle aime rester dans le noir » (p. 41). Pour tenter de meubler sa solitude, la vieille femme a pris l'habitude de se raccrocher à Dieu comme un dernier recours mais c'est « un tête-à-tête décevant » (p. 41), qui ne lui apporte aucune consolation, malgré « un chapelet, un christ de plomb et, en stuc, un saint Joseph, portant l'Enfant » (p. 39). Ce qu'elle vit, c'est « la misère de l'homme en Dieu » (p. 40). Vu qu'elle n'existe plus aux yeux des hommes, Dieu peut-être pourrait lui donner la sensation d'exister. Elle essaie donc tant bien que mal de se tourner vers lui. Mais, la vérité éclate, ce soir-là, quand un jeune homme accepte de l'écouter et de lui parler avant le dîner : le seul monde qui compte à ses yeux, c'est en réalité le monde des hommes. C'est l'attention que le jeune homme lui manifeste qui pourrait la faire renaître, en quelque sorte, et non les promesses divines. Elle lui dit tout ce qu'elle a sur le cœur, elle a besoin de s'épancher et le fait avec une voix « devenue querelleuse », « une voix de marché, de marchandage » (p. 39). Peu importe, il « écoutait tout cela avec une immense peine inconnue qui le gênait dans la poitrine » (p. 40). Sans doute perçoit-il ce qu'est la vie, accepte-t-il tacitement d'appréhender l'absurde contrairement aux autres qui vivent dans son ignorance. Mais la situation dans laquelle se trouve cette vieille femme est irréversible, à l'image de la vie de l'être humain et elle va en faire cruellement l'expérience. C'est là qu'intervient l'ironie, l'ironie du sort : celui qui avait fait naître en elle une lueur d'espoir, qui commençait à la sortir de sa solitude va finalement avoir la même attitude que les autres, il a « étourdimement accepté » (p. 40) d'aller au cinéma, lui aussi. Réaction naturelle sans doute chez cet homme jeune qui se sent plus proche des autres convives que de la vieille femme. Or, au moment de partir, elle ne veut plus lâcher sa main tant son

désespoir est grand mais le jeune homme, dont la conscience entrevoit, l'espace de quelques secondes, l'envers du monde, « eut une haine féroce pour cette vieille femme et pensa la gifler à toute volée », placé « devant le plus affreux malheur qu'il eût encore connu : celui d'une vieille femme infirme qu'on abandonne pour aller au cinéma » (p. 41). Ironie du sort car l'attitude du jeune homme a l'effet contraire de celui qu'elle entrevoyait : elle l'abandonne « tout entière à la pensée de la mort » (p. 41), la laissant pour la première fois face à elle-même, privée de tout divertissement, habitée par un désespoir qui lui était jusque-là inconnu : « Dieu ne lui servait de rien, qu'à l'ôter aux hommes et à la rendre seule. Elle ne voulait pas quitter les hommes. C'est pour cela qu'elle se mit à pleurer » (p. 41).

Dans la deuxième histoire, l'ironie se lit tout d'abord sur les visages de ces trois jeunes gens qui se retrouvent dans un café et sur lesquels un vieil homme a jeté son dévolu afin d'échapper à la solitude. Il raconte sa vie tout en plaisantant afin de mobiliser son auditoire et de s'intégrer dans le petit groupe mais il n'obtient que des moqueries et, très vite, les jeunes l'abandonnent car « les jeunes aiment le billard et les cartes qui ne ressemblent pas au travail imbécile de chaque jour » (p. 42). D'autres conversations fusent mais il en est exclu non pas en tant qu'individu mais parce que, tout simplement, celui qui est vieux est « condamné au silence et à la solitude » (p. 42). Là est l'ironie du sort : les hommes passent leur vie à rêver du jour où ils pourront enfin être délivrés des contraintes auxquelles le monde des hommes les soumet mais « une fois enfoncés dans l'âge, ils savent bien que c'est faux. Ils ont besoin des autres hommes pour se protéger » (p. 44). Ce vieil homme peut se tenir dans l'illusion parfois qu'il serait possible d'échapper à cette condition, que « demain tout changera, demain » mais « demain sera semblable, et après-demain, tous les autres jours. Et cette irrémédiable découverte l'écrase » (p. 43). Il ne rentre pas chez lui où la présence de « la vieille » lui apporterait un peu de sécurité et le détournerait de ce face-à-face avec lui-même – « D'habitude, il aimait assez retrouver la table et la lampe à pétrole, les assiettes où, machinalement, ses doigts trouvaient leur place. Il aimait encore le souper silencieux, la vieille assise devant lui, les bouchées longuement mâchées, le cerveau vide, les yeux fixés et morts » (p. 43) -, il marche dans les rues de plus en plus désertes et silencieuses à la tombée du jour. C'est là que sa vie, ou plutôt ce qu'il en reste, lui apparaît avec toute la lucidité requise, c'est là

que se trouve la vérité que l'homme refuse de voir d'ordinaire : « Le vieux ferma les yeux. Devant la vie qui emportait les grondements de la ville et le sourire niais indifférent du ciel, il était seul, désemparé, nu, mort déjà » (p. 44). Il prend cette vérité de plein fouet. Lui qui avait fui son quotidien, l'espace d'une soirée, dans l'espoir de trouver un peu de chaleur humaine n'avait fait que renforcer la conscience de sa solitude et de sa mortalité, devant un ciel personnifié qui a les mêmes travers que les jeunes gens. Mais l'ironie ne s'arrête pas là car cette prise de conscience se conjugue avec « le revers de cette médaille » (p. 44), l'existence d'un quotidien médiocre et pathétique auquel il ne peut échapper : un dîner servi « dans une pièce sale et obscure » par « la vieille » qui « pensait : « Il a la lune ». Tout était dit. » (p. 44)

Le personnage de la dernière histoire – largement inspirée de la propre enfance de Camus – est une grand-mère qui a eu la charge d'une famille composée de deux adultes – le fils « presque muet », « la fille, infirme » et ses deux enfants. S'il est certain que cette femme « ne manquait pas de qualités » (p. 45), l'image que ses petits-enfants, « qui étaient à l'âge des jugements absolus » (p. 45), ont toujours eu d'elle est celle d'une vieille femme qui inspirait la crainte. Elle exerçait un affreux chantage auprès du plus jeune de ses petits-fils quand il y avait des visiteurs en lui demandant si c'était elle qu'il préférait ou sa mère. On disait d'elle aussi qu'elle avait coutume de jouer la comédie si bien que, lorsqu'elle fut prise de vomissements répétés, tout le monde s'en aperçut mais personne ne s'en inquiéta. Son petit-fils « s'entêtait à ne voir là qu'une nouvelle comédie, une simulation plus raffinée » (p. 45), il l'accuse plus que jamais d'imposture. Mais la maladie progresse très rapidement et la vieille femme meurt. Face à cette réalité, il reste persuadé que « s'était jouée devant lui la dernière et la plus monstrueuse des simulations de cette femme » (p. 45). Ce qui le révolte, c'est qu'elle ait poussé la simulation de la maladie au point d'en mourir. D'ailleurs, sa mort ne l'affecte pas, même s'il verse des larmes « le jour de l'enterrement », pris par l'affliction générale, ce qui crée chez lui un certain malaise dû à « la crainte de ne pas être sincère et de mentir devant la mort » (p. 46). Ironie du sort là aussi dans cette distorsion entre ce qui est ressenti et ce que l'on montre. Comment interpréter enfin le fait que l'enterrement coïncide avec un moment où s'exprime la beauté du monde ? N'y a-t-il pas là une ironie tragique ? La réponse semble tout autre :

« Tout cela ne se concilie pas ? La belle vérité ». Cette journée d'hiver, en effet, a une autre facette : la présence d'une nature colorée, radieuse et indifférente, qui incite à jouir de la vie. Même le cimetière se trouve à une place stratégique puisqu'il permet de « voir le beau soleil transparent tomber sur la baie tremblante de lumière, comme une lèvre humide » (p. 46), d'apprécier l'harmonie du monde.

Ces trois histoires qui mettent en scène cette terrible issue de la vie que sont la vieillesse et la mort avec leur long cortège de souffrances expriment déjà l'Absurde et la nécessité de le vivre pleinement : « Qu'est-ce que ça fait si on accepte tout ? [...] La mort pour tous et à chacun sa mort. Après tout, le soleil nous chauffe quand même les os » (p. 46).

Le deuxième essai laisse de côté l'ironie – « Ironie, raidissement, tout se tait » - et la vieillesse longuement évoquée dans le but de rendre sensible cette marche vers la mort, constitutive d'une vie d'homme : « L'enfant a fait ses devoirs. Il est aujourd'hui dans un café sordide. Il est maintenant un homme. N'est-ce pas cela qui compte ? Il faut bien croire que non, puisque faire ses devoirs et accepter d'être un homme conduit seulement à être vieux » (p. 50). Puisqu'il est désormais acquis que l'Absurde règle cette vie, il ne semble pas nécessaire de revenir sur ce point mais d'explorer ce dont la vie est faite. C'est ainsi qu'un retour vers l'enfance par le biais du souvenir semble nécessaire. Difficile de ne pas songer à Proust d'autant que les premières lignes de l'essai nous y invitent : « S'il est vrai que les seuls paradis sont ceux qu'on a perdus, je sais comment nommer ce quelque chose de tendre et d'inhumain qui m'habite aujourd'hui. Un émigrant revient dans sa patrie. Et moi, je me souviens. » Il ne s'agit pas de « remâcher du bonheur » mais, à travers cette plongée au cœur de l'enfance, à sa source même, de ramener à soi des événements dont on porte la marque indélébile. C'est un moment qui est « comme un intervalle entre oui et non », un moment où les forces qui expriment « espoir ou dégoût de vivre » sont en suspens, un moment où le narrateur s'absente, en quelque sorte, du présent, et trouve un autre rythme et un autre rapport à l'existence : « Et toujours ce grand soupir du monde. Une sorte de chant secret naît de cette indifférence. Et me voici rapatrié. Je pense à un enfant qui vécut dans un quartier pauvre » (p. 48). Il se rend disponible afin d'« accueillir la leçon d'amour et de pauvreté » que le passé va lui donner.

Ainsi, dans ce texte écrit à la première personne, le narrateur, seul le soir « dans ce café mauve, tout au bout de la ville arabe » va « recueillir seulement la transparence et la simplicité des paradis perdus : dans une image ». Il s'agit de celle de la mère, dont la passivité, l'indifférence l'ont marqué quand il était enfant : « Sa vie, ses intérêts, ses enfants se bornent à être là, d'une présence trop naturelle pour être sentie », « ce silence animal » (p. 49), « Sa mère toujours aura ces silences », « L'indifférence de cette mère étrange ! Il n'y a que cette immense solitude du monde qui m'en donne la mesure » (p. 50), « Ma mère, ce soir, et son étrange indifférence » (p. 52). Très jeune, il comprend que « ce mutisme » de la mère est là comme une infirmité mais qu'il faut l'accepter : devant elle, il est souvent mal à l'aise, il a même peur parfois, il sait qu'elle ne lui fera jamais de caresses pour lui témoigner son amour, qu'elle ne le protégera jamais. « À se sentir étranger, il prend conscience de sa peine » mais comment pourrait-il lui faire le moindre reproche ? Il pressent déjà, en effet, qu'elle est restée dans une espèce d'état unitaire, d'état d'innocence, dont on peut parfois éprouver la nostalgie mais qui ne permet pas d'avoir conscience d'exister d'où l'adjectif « animal » qui est employé. Ensuite, lorsqu'il est « déjà grand » et qu'il est amené à passer une nuit auprès de sa mère qui a fait une commotion cérébrale, il mesure mieux la différence qu'il y a entre l'univers maternel et les activités du monde des vivants. Amené à faire cette étrange expérience « désespérante et tendre d'une solitude à deux » (p. 51), il se sent « dépaysé », comme sur le point de basculer dans cet autre monde mais c'est la vie qui l'emporte : « Et, pourtant, à l'heure même où le monde croulait, lui vivait ». Il est, en effet, en homme qui a conscience des choses, habité comme ses semblables par des pulsions de vie, par « l'illusion que la vie recommence tous les jours », les « études ou ambitions, préférences au restaurant ou couleurs favorites » (p. 51). Enfin, il se souvient « qu'il n'y a pas longtemps, dans une maison d'un vieux quartier, un fils est allé voir sa mère ». Ils se parlent tous les deux mais le dialogue ne fonctionne pas vraiment : la mère s'ouvre un peu mais c'est lui qui est mal à l'aise, sans doute parce qu'il n'a pas eu l'habitude de lui parler. Trois souvenirs donc qui restaurent la quintessence du bonheur qui n'est peut-être que « le sentiment apitoyé de notre malheur » à travers la simplicité

indifférenciée d'une mère. Dans ses *Carnets* en 1951, Camus note cette définition d'Alexandre Jacob : « Une mère, vois-tu, c'est l'humanité » (*OC IV*, p. 1102) Même si cette expression est postérieure à *L'Envers et L'Endroit*, elle est représentative du portrait qui y est présenté ; et comme le dit Alain Vircondelet : « Le jeune Camus doit se contenter d'une affection taciturne et secrète, dont il sait cependant la profondeur et la tendresse grave qu'elle peut détenir³ ».

À force de se promener dans ses souvenirs, dans ce paradis perdu au centre duquel il y a la mère, l'on ne sait plus trop qui l'on est et où l'on est : « Mais à cette heure, où suis-je ? Et comment séparer ce café désert de cette chambre du passé. Je ne sais plus si je vis ou si je me souviens » (p. 53). Présence de deux forces contraires inséparables. Ce serait une erreur de continuer à s'abstraire du présent, de se laisser gagner par « une indifférence sereine et primitive à tout et à (soi)-même ». Mais c'en serait une autre de tout oublier pour vivre uniquement au présent. Riche du souvenir des paradis perdus, il faut revenir au monde afin d'être de ces « gens qui préfèrent regarder leur destin dans les yeux », sans tricher et en toute lucidité, entre oui et non.

La quête d'un consentement lucide

Comme l'indique la notice rédigée par Jacqueline Lévi-Valensi et Samantha Novello, « À la fin d'« Entre oui et non », ce que Camus pose clairement pour la suite, c'est l'exigence de lucidité, qui est toujours lucidité face à la mort » (p. 1216). Est présenté quelques lignes plus loin le troisième essai « La mort dans l'âme » : « Structuré linéairement, puisque le narrateur suit l'ordre du voyage et relate d'abord sa dérélition à Prague puis sa communion extatique avec le monde en Italie, ce troisième essai, le plus long du recueil dont il est le pivot, est le récit d'un voyage initiatique où vient s'illustrer parfaitement le titre *L'Envers et L'Endroit*. En conclusion, Camus, clairement identifié au narrateur, tire la leçon des deux expériences : non seulement elles sont profondément liées, mais il est aussi attaché à l'une qu'à l'autre et il se refuse de choisir entre l'envers et l'endroit de la vie » (p. 1216). Dans l'essai suivant, la phrase « Il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre » reprend cette idée et

³ Alain Vircondelet, *Albert Camus et la guerre d'Algérie, histoire d'un malentendu*, Éditions du Rocher, 2022, p. 68

confirme l'existence de deux sentiments complémentaires. Il faut donc comprendre le titre, « L'amour de vivre », non comme la mise en valeur d'un seul élément mais comme l'indication d'une posture qui, conjuguant les deux éléments, tend vers un équilibre solaire, choisit de célébrer la vie sans jamais oublier que la mort en fait partie.

Dans « Entre oui et non », le narrateur caractérisait déjà le monde, les sensations et les sentiments qu'il éprouvait mais il savait qu'il n'avait pas encore trouvé la juste mesure : « Au loin le bruit de la mer ? le monde soupire vers moi dans un rythme long et m'apporte l'indifférence et la tranquillité de ce qui ne meurt pas » (p. 48), « Jusqu'où ira cette nuit où je ne m'appartiens plus ? » (p. 51), « Il est vrai que je regarde une dernière fois la baie et ses lumières, que ce qui monte alors vers moi n'est pas l'espoir de jours meilleurs, mais une indifférence sereine et primitive à tout et à moi-même » (p. 54). Même si la tentation est grande de se laisser gagner par l'indifférence du monde, de s'y fondre, il ne faut pas y succomber. Ne faire qu'un avec le monde, expérience que fera Meursault dans *L'Étranger*, est négation de la condition d'homme. C'est pourquoi « il faut briser cette courbe trop molle et trop facile » (p. 54). Et c'est précisément ce que fait « La Mort dans l'âme ». En relatant un moment de profond désespoir, en évoquant la mort qui rôde, le narrateur est conduit à cette conclusion : « [...] j'étais toujours prisonnier de moi-même » (p. 60) mais ce n'est que le premier mouvement, il y en a un second antithétique qui raconte une expérience de bonheur exalté. Cependant, l'essai ne s'arrête pas là car, pour trouver la juste mesure, il ne faut pas séparer ces deux moments de vie mais les rassembler. C'est à cette condition que l'on comprend qu'« à cette extrême pointe de l'extrême conscience, tout se rejoignait » (p. 62)

Dès qu'il sort de la gare de Prague, le narrateur éprouve une sensation qui ne le quittera jamais dans cette ville, celle de ne pas être en accord avec ce qui l'entoure. Bien sûr, il y a la barrière de la langue, le manque d'argent qui complique les choses, les habitudes culinaires différentes mais il y a surtout cette sensation d'être là comme un intrus, sensation qui se meut en certitude et ne laisse aucune issue : « Autour de moi, un million d'êtres qui avaient vécu jusque-là et de leur existence rien n'avait transpiré pour moi. Ils vivaient. J'étais à des milliers de kilomètres du pays familier. Je ne comprenais pas leur langage. Tous marchaient vite. Et me dépassant, tous se détachaient de moi. Je perdis pied ». Livré à lui-

même dans une ville située « à des milliers de kilomètres du pays familier », il connaît la solitude et l'exil à moins que ce ne soit la solitude de l'exil. L'« étrange sentiment de liberté » ressenti à l'arrivée se meut très vite en un ennui similaire au spleen baudelairien - « Je suis mal à l'aise. Je me sens creux et vide. » (p. 56) - ou à l'ennui pascalien : « Je marchai dans la vieille ville, mais incapable de rester plus longtemps en face de moi-même, je courus jusqu'à mon hôtel, me couchai, attendis le sommeil qui vint presque aussitôt » (p. 56-57). La visite des « églises, palais et musées » ne lui procure que l'angoisse de ce face-à-face stérile avec lui-même : tout sonne creux autour de lui, seule sa présence résonne. Il est l'étranger sauf dans le restaurant où il a coutume d'aller : là, il est « reconnu ». Maigre consolation toutefois car l'envie de vomir ne le quitte pas à cause de « l'affreuse nourriture au cumin ». « Une fois pourtant », le décor se fait apaisant : le mot « douceur », l'adverbe « lentement », la comparaison « comme un parfum d'herbes et de néant », autant d'expressions qui font entrevoir subrepticement une autre dimension, celle où l'on pourrait envisager un accord avec le monde. Mais cet instant de grâce, en quelque sorte, plein d'émotion – situation qui « fit naître en moi un silence tout peuplé de larmes qui me mit à deux doigts de la délivrance » (p. 57) - s'il n'est pas vain puisqu'il l'incite à écrire le ramène ensuite à la triste réalité : « C'était toujours le même air puéril et tendre qui me réveillait le matin pour me placer brusquement dans la réalité sans décor où je me débattais » (p. 58). Il y a toujours cette sensation de ne pouvoir se rencontrer soi-même, cette impossibilité d'être soi qui parcourt le texte, cette idée d'être « projeté tout au bout de [soi]-même » (p. 58). L'expérience de la mort de l'autre, vécue à travers cet inconnu trouvé mort dans sa chambre d'hôtel, accroît le désespoir de ne pouvoir se sentir véritablement vivant dans cette ville, le sentiment de solitude et la nostalgie de la patrie : « Alors je pensai désespérément à ma ville, au bord de la Méditerranée, aux soirs d'été que j'aime tant, très doux dans la lumière verte et pleins de femmes jeunes et belles » (p. 59).

Le voyage l'amène ensuite en Italie et notamment à Vicence. C'est le second mouvement du texte qui restitue une atmosphère et des sensations qui sont à l'opposé de celles qui ont été décrites précédemment. Dès l'entrée en Italie, même s'il s'agit d'une terre inconnue, le paysage semble familier et le rapport au monde, que ce soit avec les hommes, les villes ou avec la campagne

environnante, s'inverse et, au lieu d'être synonyme d'exclusion, ouvre la voie au bonheur : « Je respire le seul bonheur dont je sois capable – une conscience attentive et amicale » (p. 61). D'un monde en constante agitation qui écrase les hommes et étouffe la vie à Prague, nous passons à un monde avec lequel le narrateur est en communion. Il exalte la vie, non pas une vie organisée qui serait contenue mais une vie qui est là dans toute sa simplicité : « ce sont les premiers linges tendus dans les cours, le désordre des choses, le débraillé des hommes. Et le premier cyprès (si grêle et pourtant si droit), le premier olivier, le figuier poussiéreux. Places pleines d'ombres des petites villes italiennes, heures du midi où les pigeons cherchent un abri, lenteur et paresse, l'âme y use ses révoltes » (p. 61). À Vicence, le monde a une épaisseur, il est peuplé de « jeunes femmes », de « marchands de glaces », de pigeons et de cigales, gorgé de fruits, d'odeurs, de parfums, de couleurs. Il s'éveille lentement, laisse place à « l'éblouissement des heures pleines de soleil » puis au soir qui compose un « décor splendide que lui font l'or du couchant et le noir des cyprès » (p. 61). Ce que ce monde prodigue, c'est « l'indifférence et la beauté ». Mais quelques pas supplémentaires, à la tombée du jour, au sein de cette nature magnifique sonnent comme une invitation à rassembler les deux expériences, les deux voyages, suggérée par l'inscription latine : « *In magnificentia naturae, resurgit spiritus* ». Il est nécessaire, en effet, de marquer un temps pour cerner ce balancement entre le oui et le non, entre l'exil et le royaume, entre l'angoisse et la plénitude.

Ainsi cet essai se termine-t-il par une leçon, « la leçon du soleil ». La pensée camusienne met déjà en place « la pensée de midi » qui sera développée dans *L'Homme révolté* : « Un peu avant midi, je sortais et me dirigeais vers un point que je connaissais et qui dominait l'immense plaine de Vicence. Le soleil était presque au zénith, le ciel d'un bleu intense et aéré » (p. 62). C'est à cette heure où le monde brille de tout son éclat que le narrateur se retrouve face à lui-même : « Ce pays me ramenait au cœur de moi-même et me mettait en face de mon angoisse secrète » (p. 62). Il comprend alors que ce qu'il ressent face à ce paysage qui respire l'indifférence de ce qui est immortel, c'est la conscience de sa propre mort, bien sûr, mais que ce qui en émane c'est aussi un appel à vivre pleinement. Suite à cette prise de conscience, sa position est claire : « [...] je sépare mal mon amour de la lumière et de la vie d'avec

mon secret attachement pour l'expérience désespérée que j'ai voulu décrire. On l'a compris déjà, et moi, je ne veux pas me résoudre à choisir. » (p. 63)

Cette idée désormais acquise est illustrée dans « Amour de vivre » qui évoque un voyage aux Baléares à Palma de Majorque et Ibiza. Le narrateur revient sur le statut propre au voyageur devenu un statut en lui-même, puisqu'il est aussi le lot de celui qui se trouve dans une « terre faite à (son) âme », dans un pays méditerranéen : « Car ce qui fait le prix du voyage, c'est la peur. Il brise en nous le décor intérieur. » (p. 65), « Loin des nôtres, de notre langue, arrachés à tous nos appuis, privés de nos masques (on ne connaît pas le tarif des tramways et tout est comme ça), nous sommes tout entiers à la surface de nous-mêmes » (p. 66). Cependant, désormais, le statut d'exilé a une autre facette : « Mais aussi, à nous sentir l'âme malade, nous rendons à chaque être, à chaque objet, sa valeur de miracle » (p. 66). C'est donc en toute lucidité et conscience que peuvent être vécues toutes les scènes de la vie, depuis le spectacle de cette femme dans un cabaret de Palma à travers laquelle il voit « l'image ignoble et exaltante de la vie » jusqu'à la fréquentation du « petit cloître gothique de San Francisco » qui, lui aussi, lui fait ressentir le « jeu unique des apparences », la beauté de ce qui est mais qui devient fragilité de ce qui ne peut être vécu que dans l'instant, la tentation de la fusion avec le monde mais qui est négation de l'homme. Autant de sensations opposées avec lesquelles il faut savoir composer : « Et jamais peut-être un pays, sinon la Méditerranée, ne m'a porté à la fois si loin et si près de moi-même » (p. 66). Dans un tel décor, « devant des paysages écrasés de soleil », il reconnaît que « les ivresses contradictoires » font partie de la vie humaine, autrement dit qu'« il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre ». À Ibiza, lorsque le soir arrive, lorsque tout s'apaise, il sent monter en lui une envie « d'aimer comme on a envie de pleurer ». Quel que soit le lieu, l'homme est condamné à vivre, animé d'un désir d'aimer toujours insatisfait.

Le dernier essai poursuit cette quête de soi. Il reprend le thème de la mort en racontant l'histoire d'une femme qui passe tout son temps à entretenir sa future tombe, occupation condamnable qui fait tourner le dos au monde. Avec beaucoup d'humour, le narrateur note avec ironie que « des inconnus compatissants » y ont déposé quelques violettes un jour de Toussaint. Il évoque ensuite une expérience qui le met « en face

de l'envers du monde » « un après-midi de janvier » : le soleil joue à cache-cache avec les nuages et derrière les rideaux, chaque fois qu'un rayon apparaît, il est happé par cette envie de se laisser entraîner dans la beauté du monde pour se retrouver et recevoir la vérité qu'elle dispense : « [...] c'est moi-même que je trouve au fond de l'univers. Moi-même, c'est-à-dire cette extrême émotion qui me délivre du décor » (p. 70). L'heure de la délivrance, qui lui avait échappé de peu à Prague dans un cloître baroque, a sonné : « [...] je me promène, mais c'est un dieu qui me caresse » (p. 70), un dieu comme ceux qui seront chantés dans *Noces*, un dieu qui révèle la vérité et ne promet pas l'immortalité. Cesser « d'être actif », de se disperser pour retrouver la quintessence de l'être dans la conscience que « la vie est courte », que rien ne dure et qu'il faut saisir l'instant : « Je ne me plains pas puisque je me regarde naître » (p. 71). « Mais voici les yeux et la voix de ceux qu'il faut aimer » (p. 71) car il y a aussi l'appel des hommes et la vie passée au milieu d'eux, l'agitation en quelque sorte. « Entre cet endroit et cet envers du monde, je ne veux pas choisir, je n'aime pas qu'on choisisse » (p. 71) : il faut « vivre comme si... » sans jamais laisser la mort prendre le pas sur la vie, même si cette dernière doit se vivre avec la conscience de la finitude. Le « désespoir secret » doit être un aiguillon pour accepter le mystère et l'« amour dévorant de la vie ». C'est cet amour qui finalement triomphe et conduit à tout accepter dans un équilibre solaire. Car le tragique de la condition humaine ne peut éclipser cette appétence pour la lumière, la sensualité, la beauté dont étaient épris les Grecs dans lesquels Camus se reconnaît. En 1948, dans « L'exil d'Hélène », il écrit : « La pensée grecque s'est toujours retranchée sur l'idée de limite. Elle n'a rien poussé à bout, ni le sacré, ni la raison, parce qu'elle n'a rien nié, ni le sacré, ni la raison. Elle a fait la part de tout, équilibrant l'ombre par la lumière » (*OC* III, p. 597).

Consentir en pleine conscience, c'est « équilibrer l'ombre par la lumière » et refuser de s'abandonner à la facilité soit en faisant trop de place à l'ombre soit en se laissant aveugler par la lumière comme le fera Meursault, personnage-narrateur de *L'Étranger*, lors du meurtre de l'Arabe : « J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du

malheur » (*OC* I, p. 176). Si rompre ce savant équilibre précipite immédiatement dans le malheur, il n'en reste pas moins vrai qu'il ne se maintient que si l'appel de la lumière mobilise les forces de vie face aux forces de mort qui sont à l'œuvre.

La figure de l'écrivain

Dans « L'Art dans la Communion » (1933), le jeune Camus écrivait : « En fait, l'Art lutte contre la mort. À la conquête de l'immortalité, l'artiste cède à un orgueil vain, mais à un juste espoir. Et c'est pourquoi, il faut que l'Art s'éloigne de la vie et l'ignore, puisque la vie est transitoire et mortelle. Pendant que l'Art est Arrêt, la vie court rapidement, puis s'éteint. Ce que la vie essaye et tente (vainement, puisqu'elle ne peut retourner en arrière pour parfaire son ouvrage), l'Art le réalise. Entre la vie et notre conscience, les impressions artistiques se groupent et s'agglomèrent pour former une sorte d'écran. Prisme bienheureux, aussitôt atteint : nous avons le sentiment confus d'une délivrance » (*OC* I, p. 960-961). Ainsi, à ses débuts, Albert Camus donne déjà de façon très précise sa définition de l'Art et, par conséquent, dessine la figure de l'écrivain. Il avait par ailleurs pressenti très tôt qu'il était né pour écrire. En 1959, en effet, dans « Réponses à Jean-Claude Brisville », il tient ces propos : « J'ai eu envie d'être écrivain vers dix-sept ans, et, en même temps, j'ai su, obscurément, que je le serais » (*OC* IV, p. 610). Dix-sept ans, l'âge où il découvre qu'il a la tuberculose et où il trouve les ressources nécessaires pour réagir face à ce changement imposé par la maladie : en lui plus que l'envie, la certitude qu'il sera écrivain. S'ensuivent de nombreux textes et dans les *Carnets* (*OC* II, p. 811), en janvier 36, cette note : « Je sais maintenant que je vais écrire. [...] Mais moi c'est de mes bonheurs que sortiront mes écrits. Même dans ce qu'ils auront de cruel ». Dans sa lettre du 8 juillet 1937 à Jean de Maisonseul (*OC* I, p. 97), il écrit à propos de la publication de *L'Envers et l'Endroit* : « Si je n'ai pas dit tout le goût que je trouve à la vie, toute l'envie que j'ai de mordre à pleine chair, si je n'ai pas dit que la mort même et la douleur ne faisaient qu'exaspérer en moi cette ambition de vivre, alors je n'ai rien dit ». Les choses sont claires dès le début concernant ce qu'il veut exprimer : la conscience de la mort inhérente à la condition humaine est, certes, génératrice d'angoisse mais c'est de cette dernière que naît ce désir jamais assouvi de croquer la vie à pleines dents. C'est la seule vérité qui vaille la peine d'être dite. Dans

« Sans lendemains », daté du 17 mars 1938 revient sur les mots-clés de ces essais - « vérité » et « lucidité » - pour affirmer qu'ils seront toujours au cœur des livres à venir : « [...] une vérité est chose qui croît, qui se fortifie. Elle est une œuvre à faire. Et c'est cette œuvre qu'il faut poursuivre sur le papier et dans la vie avec toutes les ressources de la lucidité » (*OC I*, p. 1201). *L'Envers et L'Endroit* est donc immédiatement présenté par Camus comme la matrice de toute son œuvre et il ne reniera jamais les idées contenues dans ce livre comme il s'en explique dans la préface que nous avons rapidement évoquée dès l'introduction, même s'il a toujours été obsédé par ses imperfections formelles.

De plus, au-delà de la question du fond et de la forme, le jeune homme qu'il est sait que la création littéraire requiert un contrôle, qu'elle n'est pas de même nature que la vie. L'idée est présente dès *L'Envers et L'Endroit* : « Je sais bien que j'ai tort, qu'il y a des limites à se donner. À cette condition, l'on crée. Mais il n'y a pas de limites pour aimer et que m'importe de mal êtreindre si je peux tout embrasser. Il y a des femmes à Gênes dont j'ai aimé le sourire tout un matin. Je ne les reverrai plus et, sans doute, rien n'est plus simple. Mais les mots ne couvriront jamais la flamme de mon regret » (p. 68). Écrire ne pourra jamais combler tous les plaisirs qui lui ont échappé car, comme il le dira dans « Le Désert » de *Noces* : « Vivre, c'est bien sûr un peu le contraire d'exprimer ». D'un côté, il y a ce jeune homme qui voudrait profiter de tout ce que la vie lui offre, de l'autre il y a l'écrivain qui sait que « dire », « exprimer » requiert du contrôle, de la mesure et qu'écrire ce n'est pas jouir de la vie, « c'est témoigner trois fois, dans le silence, la flamme et l'immobilité ». Camus sait que l'art est une médiation. Il sait aussi qu'il y a un certain style à adopter : « Pour écrire, être toujours un peu en deçà dans l'expression (plutôt qu'au-delà). Pas de bavardages en tout cas », note-t-il dans les *Carnets* en août 1938 (*OC II*, p. 856). Pourquoi écrire alors ? Pour faire ce que la vie ne permet pas : donner corps à des sensations, des sentiments et des idées en les maîtrisant, sublimer la jouissance immédiate en l'exploitant artistiquement. N'oublions pas non plus, comme l'écrit Vincent Duclert, qu'« il est nécessaire de se rapprocher de Marcel Proust dont Camus était familier de l'œuvre, dont il partageait la fascination avec des

personnes qui comptèrent pour lui, Jean Grenier et Germaine Brée en particulier » pour comprendre ce qu'il cherchait à travers l'écriture, « pour tenter de répondre à l'angoissante question du mystère de la création artistique et de ce que peut l'artiste et ce qu'il ne peut pas »⁴, Marcel Proust qu'il cite, comme nous l'avons mentionné, dans l'essai « Entre oui et non ». N'y a-t-il pas, dans l'acte de création, comme le dit le narrateur de *La Recherche*, l'expression d'une espèce de puissance qui permet de consacrer, d'immortaliser ce qui a été vécu ? Dans le chapitre IV « Révolte et art » de *L'Homme révolté*, Camus semble éprouver une certaine fascination pour la création proustienne : « Il est difficile de revenir sur les lieux du bonheur et de la jeunesse. Les jeunes filles en fleurs rient et jacassent éternellement devant la mer, mais celui qui les contemple perd peu à peu le droit de les aimer, comme celles qu'il a aimées perdent le pouvoir de l'être. Cette mélancolie est celle de Proust. Elle a été assez puissante en lui pour faire jaillir un refus de tout l'être. Mais le goût des visages et de la lumière l'attachait en même temps à ce monde. Il n'a pas consenti à ce que les vacances heureuses soient à jamais perdues. Il a pris sur lui de les recréer à nouveau et de montrer, contre la mort, que le passé se retrouvait au bout du temps dans un présent impérissable, plus vrai et plus riche encore qu'à l'origine » (*OC III*, p. 290). Dans un essai postérieur, « Retour à Tipasa », en 1952, il évoque justement cette expérience qui consiste à revenir « sur les lieux du bonheur et de la jeunesse », témoigne du caractère risqué de l'entreprise : « Certes c'est une grande folie, et presque toujours châtiée, de revenir sur les lieux de sa jeunesse et de vouloir revivre à quarante ans ce qu'on a aimé ou dont on a fortement joui à vingt. Mais j'étais averti de cette folie. » (*OC III*, p. 608-609). Cependant, devant ce paysage qu'il parcourt à nouveau, non seulement l'état si particulier qu'il avait connu renaît à nouveau mais il se prolonge. La mémoire n'est là que pour reconnaître « l'ancienne beauté, un ciel jeune » à nouveau à portée de main et c'est de vivre dont il est question : « Et sous la lumière glorieuse de décembre, comme il arrive une ou deux fois seulement dans des vies qui, après cela, peuvent s'estimer comblées, je retrouvai exactement ce que j'étais venu chercher et qui, malgré le temps et le monde, m'était offert, à moi seul vraiment, dans cette nature déserte. [...] J'écoutais en moi un bruit

⁴ Vincent Duclert, *Camus, des pays de liberté*, Stock, 2020, p. 352-353.

presque oublié, comme si mon cœur, arrêté depuis longtemps, se remettait doucement à battre » (*OC* III, p. 611-612).

L'art permet, certes, d'immortaliser les moments vécus mais c'est surtout, comme il le dit lors du Discours de Stockholm : « un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l'artiste à ne pas s'isoler ; il le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle souffrance » (*OC* IV, p. 240). C'est l'art qui donne à Camus, pénétré des parfums et de la lumière de Tipasa et hanté par « l'Europe et ses luttes », la force d'écrire dans la plus grande des solitudes cette phrase qui a valeur de profession de foi : « Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible » (*OC* III, p. 61).

Elle affirme que rien ne pouvait briser ce goût du bonheur et cette envie d'écrire qu'il avait toujours eus en lui. Comme l'écrit Étienne Barilier, « Hamlet n'est pas dépassé. Récuser sa question, c'est encore y répondre, par la négative. Parce qu'il a tenté de donner une réponse positive, on nous permettra d'aimer Camus, et de rappeler,

aujourd'hui, son importance⁵ ».

Principe premier de la pensée camusienne, le goût du bonheur s'exprime dans toute sa complexité grâce à la magie des mots depuis *L'Envers et L'Endroit* jusqu'au *Premier Homme*. C'est ainsi que se construit un univers autour de romans, d'essais et de pièces de théâtre qui ne cessent d'exalter la lumière au sein même de « la création absurde ». Au cœur du désordre initial auquel il est condamné, le héros camusien, tenant dans la main cette petite pièce de monnaie avec « une face visible » et « une face rongée », à l'image du narrateur de *L'Été*, éprouve angoisse et devant une mort qui ne laisse aucune issue, mais, quand il descend au plus profond de lui-même, ce n'est pas l'obscurité qu'il trouve mais la lumière, cette lumière qu'implorait « tous les personnages placés, dans le drame antique, devant leur destin » (*OC* III, *L'Été*, p. 613), cette lumière dont la métaphore est celle de l'été invincible qui brave les hivers de l'Histoire et de la vie. Et qui d'autre que Camus pouvait le ressentir le plus fortement et le dire le plus clairement ?

⁵Étienne Barilier, *Albert Camus, philosophie et littérature*, 1977 ; ce sont les dernières lignes de sa conclusion.

Oliver Gloag, *Albert Camus. A Very Short Introduction* (Oxford, 2020)

Notes de lecture

Christian PHÉLINE

Le prestige du cadre éditorial et les soutiens universitaires (Robert O. Paxton !) dont ce bref ouvrage se réclame et son insertion dans une collection pédagogique peuvent faire craindre qu'il soit pour nombre d'étudiants anglophones le premier, et parfois le seul, contact avec l'écrivain et qu'il encourage nombre d'intellectuels à ne plus interroger davantage les positions anti-camusiennes sommaires dont ils ont été nourris.

Dans une lecture exclusivement à charge, il se limite à plaquer la vulgate héritée d'Edward Said (*Culture and Imperialism*, 1993), telle qu'elle prospère encore dans des milieux pour lesquels l'anticolonialisme continue de fait à se mesurer au seul degré d'inconditionnalité du soutien apporté au FLN de 1954-1962.

Dans cette approche, que Camus ne se soit malheureusement pas prononcé avant 1960 pour l'indépendance, loin de conduire à en évaluer sereinement les raisons, est ramené à ce que tous ses écrits depuis l'origine n'exprimeraient qu'une défense inentamée de la domination coloniale. Jugement sommaire qui fait autant violence à l'histoire (en ne rapportant pas les textes à la complexité de leurs conjonctures politiques exactes) qu'à la littérature (en confondant le plus souvent le point de vue du romancier et celui de ses narrateurs ou personnages). Dans sa répétitivité simpliste, cette approche oblige à une lecture quelque peu fastidieuse qui y relève, point par point⁶, les à-peu-près et anachronismes d'un recours hâtivement idéologique à l'histoire et les surinterprétations d'une lecture qui ignore la distanciation constitutive de toute œuvre de fiction.

Une terminologie délibérément anachronique

P. 1-2 : *Les citoyens français nés et vivant en Algérie étaient appelés pieds-noirs [...] (C'est ainsi que je me référerai aux colons [settlers] français tout au long de ce livre.) [...] Il y avait 4,7 millions de « Musulmans » ainsi que les appelaient les recensements français [...] Pour les besoins de ce livre, je les appellerai « Algériens » [...].*

Tout au long de son ouvrage OG appelle donc « pieds-noirs » les Européens d'Algérie, bien que cette expression ne se soit répandue que vers 1960, et « Algériens », la population d'origine musulmane, même si cette qualification ne lui a été acquise à titre exclusif qu'après l'indépendance et le départ des communautés européenne et juive. Se voulant « politiquement corrects », ces deux anachronismes de langage servent en effet directement « les objectifs du livre » :

- parler de « pieds-noirs » sur toute la période française établit une continuité de consistance entre les agents primitifs de la dépossession coloniale et la communauté conduite à l'exode final, qui était désormais native d'Algérie depuis plusieurs générations et qui, si elle bénéficiait d'un privilège manifeste à l'égard des « indigènes », n'était plus majoritairement constituée de « colons » (*settlers*) au sens propre d'occupants de terres de colonisation, et comprenait nombre de descendants d'immigrés de la misère venus d'autres pays méditerranéens.

- parler d'« Algériens » avant 1962, en excluant de ce terme les Européens d'Algérie (et les anciens « juifs indigènes » qui pour la plupart s'identifiaient à eux) conduit paradoxalement à *euphémiser* le caractère ethniciste et discriminatoire de l'ordre colonial, tel que le manifestaient les appellations en usage de « musulmans » ou d'« indigènes » alors appliquée aux colonisés. Mais c'est anticiper sur la définition de l'*algérianité* dans une future Algérie indépendante, et la place qu'elle ferait ou non à cette minorité, question qui n'a été définitivement tranchée que par le code de la nationalité de 1963 (où les « algériens d'origine » sont définis comme ceux pouvant faire état de deux ascendants paternels « de statut musulman »).

Ces usages abusifs suggèrent donc insidieusement que l'éviction de la grande masse de la population européenne était à la fois inévitable, légitime et nécessaire à la réalisation de l'indépendance. Et que toute

⁶ Les passages plus particulièrement visés d'Oliver Gloag (OG) ont été ci-après traduits de l'anglais, les soulignés y étant de mon fait.

interrogation sur la manière dont la décolonisation pouvait s'opérer dans le respect de leurs droits ne relevait que d'une défense masquée de « l'Algérie française ». Manichéisme qui ne fait que prolonger celui des soutiens français du FLN les plus inconditionnels se refusant à exiger de lui une indépendance réelle mais qui ménage le pluralisme ethnique et culturel du pays.

De lourds télescopages entre les différentes conjonctures historiques

P. 17 : Certains spécialistes de Camus spéculent sur le fait que lors de ses études secondaires il ait pu travailler à la mise en forme d'un petit organe radical indépendantiste, *Ikdam*, mais aucune preuve concrète n'atteste cette proposition.

Non, *L'Ikdam* algérois (1919-1935) n'a jamais été « pro-indépendance »⁷, mais se réclamait d'une défense « des intérêts musulmans nord-africains » dans le cadre français. Quant à la participation de Camus à cette feuille, elle est attestée par des témoins (dont le dirigeant communiste Amar Ouzegane) et les textes possiblement concernés de l'année 1932 ont été identifiés⁸.

Si cette contribution ne fait pas de Camus un indépendantiste avant la lettre, elle témoigne au moins de son engagement précoce aux côtés de militants indigènes en lutte contre discriminations et dénis de droit.

P. 76 : Les raisons pour Camus d'être au parti n'était pas son adhésion à la doctrine communiste, mais plutôt d'empêcher les Arabes qui résistaient à la présence française en Algérie de lancer une organisation qui leur soit propre.

Camus a clairement indiqué par la suite qu'il avait adhéré au PCA non sur une base idéologique, mais pour « le goût de la justice ». Ce choix tenait sans doute aussi à ce que le PC était en Algérie la seule organisation politique où coexistaient en nombre militants européens et d'origine musulmane et qui avait même connu en 1934 une « arabisation » volontariste de ses cadres (sans bien sûr que cela supprime la tutelle exercée sur lui par le PCF).

Il faut un pur procès d'intention pour faire de cette recherche de solidarité interethnique une volonté pour Camus d'« empêcher » les militants indigènes de former leur propre parti. Les organisations « indigènes » qui existaient à Alger en 1935⁹ (les Oulémas et la Fédération des élus musulmans) étaient au demeurant toutes sur une ligne de simple égalité des droits dans la cité française et Camus n'aurait, en tant qu'Européen, guère pu y adhérer.

P. 19 : Le projet [Blum-Viollette] [...] fut rejeté à l'automne 1937. Le parti communiste abandonna aussi son soutien à un projet de compromis, ce qui conduisit à la perte de certains de ses membres Arabes et laissa Camus démoralisé. S'il quitta le parti ou en fut exclu est toujours matière à débat, mais après l'échec du projet Blum-Viollette, il était clair que Camus ne souhaitait plus en rester membre.

Si le projet de loi Blum-Viollette de décembre 1936 s'est heurté à la vive opposition des maires d'Algérie, il n'a nullement été « rejeté à l'automne 1937 », les gouvernements de Front Populaire (Blum et Chautemps), qui ont duré jusqu'à avril 1938, continuant à en défendre le principe, laissant le gouvernement Daladier renoncer finalement à le présenter au parlement.

Documents et témoignages ne laissent par ailleurs plus aucun doute sur le fait que Camus a été exclu du PCA et n'en a pas démissionné volontairement. Son propre témoignage (lettre à J. Grenier, annexes du *Premier Homme*) confirme en outre que cette exclusion (qui, elle, date bien d'octobre 1937) n'était pas liée à un prétendu « abandon » par le PCA de sa défense du plan Viollette, mais au refus par Camus du soutien actif apporté par ce parti tant à l'interdiction de l'Étoile nord-africaine en février 1937, qu'à l'arrestation de Messali et des autres dirigeants du PPA, en août suivant, lesquels dénonçait frontalement le plan Viollette. Sans que cela signifie que Camus partageait les thèses indépendantistes des Messalistes, cela témoigne au moins de sa

⁷ À la différence de *L'Ikdam de Paris*, puis *Ikdam nord-africain*, premier organe publié en France par L'Étoile nord-africaine.

⁸ Spiquel et Phéline, *Camus militant communiste*, p. 262-282.

⁹ Créée en métropole en 1926, l'Étoile nord-africaine ne s'est vraiment implantée en Algérie qu'à partir de 1936.

part, et à l'opposé des dirigeants communistes, d'un sens de la solidarité militante et de la liberté d'expression qui n'en excluait pas les premiers nationalistes algériens. Les confusions introduites par OG éludent ce point essentiel.

P. 19 : *[La pièce Révolte dans les Asturies] comporte une forte critique de la violence causée, et par l'État espagnol, et par les mineurs et leur parti. Aux yeux de Camus, la violence révolutionnaire était juste aussi inacceptable que la violence d'État. Pour une pièce écrite à la veille de la guerre civile espagnole, qui allait susciter une levée de soutien artistique et intellectuel aux républicains espagnols qui combattirent et furent défaits face à Franco, c'était une drôle de position à tenir.*

Rappel : la pièce *Révolte dans les Asturies* est écrite en avril 1936 (et immédiatement empêchée d'être représentée par la municipalité réactionnaire d'Alger) et se réfère à l'insurrection des mineurs asturiens d'octobre 1934 ; ce n'est qu'en juillet 1936 que le putsch franquiste contre le *Frente popular* élu en janvier ouvre à trois années de guerre civile.

Sauf à considérer que toute réflexion sur les limites de la violence légitime même pour une cause révolutionnaire juste équivaut à soutenir la « violence d'État », comment OG peut-il donc dénoncer l'écriture de la pièce comme « une étrange position » au regard d'une guerre civile qui restait à venir ?

OG insinue aussi que Camus se serait tenu à l'écart du « soutien intellectuel et artistique aux républicains espagnols », alors que sa posture anti-franquiste a été une constante de toute sa vie.

P. 22 : *[...] en 1939 avec la victoire de la dictature militaire dirigée par Francisco Franco [...] Pendant ce temps, en France une coalition l'emporta [...] connue comme « le Front populaire ». Dans ce contexte, Camus poursuit sa propre forme d'engagement envers la justice sociale comme journaliste à Alger Républicain de Pascal Pia.*

P. 24 : *Le 14 juillet 1939, [...] des milliers de militants indépendantistes appartenant au Parti du peuple algérien de Messali Hadj manifestèrent contre l'ordre colonial. Ces manifestants et quatre dirigeants du parti furent arrêtés puis provisoirement relâchés. Le gouvernement français de Front populaire avait interdit le parti précédent de Messali Hadj, l'Étoile nord-africaine. Maintenant des militants de son nouveau parti étaient harcelés, battus, emprisonnés par les autorités françaises.*

Ces deux citations télescopent deux phases politiques bien distinctes, celle des gouvernements de Front populaire (avril 1936-avril 1938) et l'année où, à partir d'octobre 1938, sous le gouvernement Daladier, paraît *Alger républicain*,

C'est en outre lors du 14 juillet 1937 (et non pas 1939) que pour la première fois le PPA défile en masse à Alger sous le nouveau drapeau algérien – ce qui précipite l'emprisonnement de ses dirigeants, événements en lien causal direct avec l'éviction de Camus du PCA (voir ci-dessus).

OG n'évoque par ailleurs pas la protestation de Camus contre l'annulation en avril 1939 de l'élection comme conseiller général d'un candidat ouvrier du PPA, vote où il voyait la manifestation par les électeurs musulmans de « leur mécontentement et de leur profonde désillusion ».

Et s'il admet comme « courageuse » la demande d'une libération immédiate de tous les militants et dirigeants du PPA (dont Messali lui-même), il n'y voit que l'intention d'« éliminer le nationalisme algérien » en supprimant l'injustice dont il se nourrit ; il se garde de relever que Camus fut tout de même le seul Européen d'Algérie à faire publiquement une telle demande en affirmant que « défendre la démocratie, c'est d'abord la fortifier », principe qui, pour lui et à la différence du PCA, s'étendait à des activistes comme ceux du PPA qui « ne sont pas des émeutiers, mais de simples militants ».

« Ces hommes qu'on raie de l'humanité »

P. 24 : *Quand l'un de ces prisonniers lui demande une cigarette, ce que Camus interprète comme un appel à un geste de complicité et d'humanité, il est dans une impasse : rappeler la règle serait futile, il décide d'ignorer [cette demande]. [...] Il ressent de la sympathie pour les opprimés, mais en définitive il ne rompra pas la règle.*

[...] il souhaite que ces criminels puissent faire appel de leur condamnation. Ici encore le réformisme est présent sous forme voilée. Il ne veut pas contester le système judiciaire ; il veut le réformer et mieux protéger les privés de droits [disenfranchisés]. Il veut rendre le système colonial plus humain.

OG réduit ici à une défense pseudo-humanisante de l'ordre colonial, cet article de 1938, violente dénonciation du système de la « transportation » des condamnés aux travaux forcés – lequel ne s'appliquait d'ailleurs ni à la seule Algérie, ni aux seuls « indigènes », et qui finira par être supprimé en 1939.

Pour en faire un soutien réformiste à la justice coloniale, OG fait dire en outre à Camus qu'il demande l'instauration d'une procédure d'appel de ces condamnations, alors que devant le « spectacle abject de voir des hommes ramenés au-dessous de leur condition de l'homme », c'est de leur « destin [...] sans appel » qu'il disait toute l'« horreur »¹⁰.

Alors que le reporter a l'honnêteté de rapporter, avec l'épisode de la demande de cigarette qu'il ne satisfait pas, son sentiment d'impuissance morale devant tant d'autres mains et regards se tendant vers lui, OG trouve à lui reprocher de ne pas vouloir « briser les règles ». Gageons cependant que si Camus avait répondu à cette demande, il l'aurait accusé de croire que le don d'une cigarette suffirait à « humaniser » le système colonial...

« Misère de la Kabylie »

P. 26 : *Il est vrai qu'il voulait que les Kabyles aient de meilleures conditions de vie, une meilleure espérance de vie, de meilleurs salaires et éducation., mais tout cela sous l'autorité de la France, une chose que Camus n'a jamais défié [challenge]. Camus voulait réformer le colonialisme, et non pas l'abolir.*

Rappelons de nouveau qu'en 1939, aucune organisation, ni française ni indigène, autre que le PPA encore très minoritaire, ne proposait d'« abolir », ni même ne « défiait » vraiment l'existence de l'autorité coloniale : tant le PCA que les réformistes religieux des Oulémas ou la Fédération des élus musulmans menaient toute leurs revendications depuis 1936 dans les limites du régime colonial et du « rattachement à la France ».

Dans ce cadre, la vigueur de dénonciation critique du reportage de Camus est à apprécier au regard des enquêtes sur la Kabylie parues dans *L'Écho d'Alger* (René Janon) et surtout dans *La Dépêche Algérienne* (Frison-Roche) qui, elles, témoignent de ce qu'était vraiment alors un journalisme de complaisance pro-coloniale.

Il est en outre politiquement infantile de reprocher à Camus d'adresser au pouvoir en place, fût-il colonial, des revendications visant à faire face à une situation de détresse sociale urgente, au lieu d'appeler à la fin de l'ordre colonial. C'est un peu comme reprocher à des ouvriers de ne pas vouloir « abolir » le capitalisme mais le « réformer », parce que, dans une crise économique ouverte, ils réclameraient du patronat et de l'État « bourgeois » qu'ils assurent une meilleure protection contre le chômage ou l'effondrement du pouvoir d'achat...

P. 33 : (Lettres à un ami allemand) [...] il expliquait aussi, indirectement, son propre cheminement vers la Résistance et justifiait son pacifisme antérieur.

P. 34 : *Cependant Camus devait changer d'opinion seulement quelques mois plus tard, après avoir vu ce qu'il pensa être les excès de l'épuration et en vint à s'opposer à la peine de mort et à se trouver d'accord avec Mauriac.*

OG retourne en accusation contre Camus son honnêteté à reconsidérer, au vu d'événements aussi graves que l'invasion allemande ou l'épuration de 1944, ses premières positions sans pour autant les dissimuler.

Manière simplificatrice d'é luder la difficulté des questions éthiques et politiques en jeu : celle pour une génération née au cours du désastre de la Grande Guerre, de dépasser son pacifisme de principe en comprenant la nécessité d'engager face à l'offensive nazie un combat « pas pour la guerre, mais contre Hitler » (comme Camus le fait dire à M Bernard/Germain dans *Le Premier Homme*) ; celle de sortir d'une période dominée par la collaboration avec l'occupant sans ni minimiser les crimes commis, ni céder à des formes dégradantes de vengeance.

p. 36 : *Bien qu'il ne puisse prétendre que les massacres (de mai-juin 1945) n'étaient pas arrivés, il les*

¹⁰ Les décisions de la « Cour criminelle » à laquelle étaient déférés les crimes commis par les indigènes étaient d'ailleurs déjà susceptibles de recours en cassation.

minimisa. Il convient de noter que dans la perspective de Camus, c'était les Algériens qui commirent les massacres [...] Ainsi les tueries de masse d'Algériens par les autorités françaises et les pieds-noirs ne comptent que pour quelques lignes inexactes dans l'article de Camus [...] Camus ne peut empêcher ce vers quoi allaient ses sympathies.

Rétrospectivement, l'article de *Combat* paru le 23 mai 1945 (« C'est la justice qui sauvera l'Algérie de la haine ») ne paraît certes pas à la hauteur de ce que nous savons désormais de l'ampleur des massacres contre les musulmans dans le Nord-Constantinois.

Perpétrés en partie par d'anciens résistants comme le sous-préfet Achiary, ceux-ci furent cependant en Algérie comme en France très activement occultés auprès de l'opinion tant par les gaullistes, que par le PCF alors membre du « Gouvernement provisoire ». En outre Camus, revenu d'Algérie le 7 mai, ne pouvait connaître l'ampleur de ces repréailles qui se poursuivirent encore pendant un mois, ni l'enchaînement exact des événements y ayant conduit : jeune manifestant algérien tué par les forces de l'ordre, meurtre en retour d'une centaine d'Européens, massacres de masse conduits dans la population musulmane par des milices appuyées par l'armée...

Loin de simplement se taire comme la plupart des journalistes (ce qui aurait été la manière la plus simple de faire comme si « les massacres n'avaient pas existé »), il fut cependant l'un des très rares alors à refuser le tabou imposé sur la question, et à dénoncer la répression massive ainsi que son effet durable sur l'opinion indigène.

P. 87 : *Le 7 mars 1944, de Gaulle abrogea unilatéralement le code de l'Indigénat (sans établir l'égalité des droits de vote) [...] Camus fut enthousiaste de cette abolition et de l'application de facto du projet Blum-Viollette, bien que les massacres [de mai-juin 1945] montrèrent que c'était trop peu et trop tard.*

Les réformes prises de 1944 à 1947 vont au-delà de révoquer le « code de l'indigénat » ou d'appliquer le plan Viollette : elles instaurent, malgré les résistances des élus européens, le suffrage universel (masculin) pour les indigènes, y compris pour les élections au Parlement français. Leur sérieuse limite est de maintenir le rattachement départemental de l'Algérie à la France et la séparation discriminatoire entre deux « collèges », français et indigènes. Leur effet sera surtout ruiné par les massacres de mai-juin 1945 et la fraude systématisée en faveur des candidats de l'administration.

Tant le MTLD (successeur du PPA) indépendantiste que l'UDMA réformiste (Ferhat Abbas) se saisirent cependant de cet élargissement du droit de vote, pour renforcer leurs positions dans les conseils locaux et à l'Assemblée algérienne (créée en 1947), et avoir pour la première fois des élus à la Chambre des députés et au Conseil de la République (Sénat).

Alors faut-il vraiment reprocher à Camus d'avoir accueilli favorablement des mesures qui, malgré toutes leurs limites, constituaient une extension sans précédent des droits et qui ont permis un renforcement de l'implantation des organisations indigènes, indépendantistes compris ?

P. 63 : *L'analyse la plus populaire du colonialisme à l'époque [1947] y voyait pour motif central le profit capitaliste et celui-ci était le mieux combattu par le communisme, position la mieux théorisée par nul autre que Jean-Paul Sartre lui-même [...].*

P. 78 : *[...] Camus] n'adhéra jamais ouvertement [...] au communisme parce que celui-ci avait été historiquement lié au combat anti-colonial. Et le lien entre communisme et combat anti-colonial s'était encore affirmé dans la foulée de la Seconde Guerre mondiale.*

P. 64-65 : *L'alternative de Camus à la révolution mondiale était la « démocratie internationale », concept qu'il ne définit que négativement. [...] Mais en défendant une telle solution, il place résolument la défense de la prééminence des puissances occidentales au centre de sa préoccupation. C'est ainsi qu'il en arriva à défendre ouvertement un ordre colonial mondial.*

Rappel : Camus adhère au PC algérien à la mi-1935 alors que, sous la direction d'André Ferrat, la commission coloniale du PCF était encore dans le sillage des positions décolonisatrices de l'Internationale de 1920. Ce n'est que l'année suivante que l'application du tournant dit « anti-fasciste » du VII^e congrès du Komintern conduira à l'exclusion de Ferrat et à l'abandon ouvert par le PCA de son soutien au combat indépendantiste. Et, c'est cette dernière réorientation qui conduira à l'exclusion de Camus. Sur cette séquence,

OG est donc en total contradiction avec les faits.

Pour la suite, OG reprend le manichéisme sommaire de la période de guerre froide et l'injonction alors faite aux intellectuels par les « compagnons de route » du bloc communiste » à « choisir leur camp » en taisant tous doutes ou critiques à l'égard du « socialisme réel ».

En outre, sur la question algérienne, la direction du PCF loin d'avoir alors le « mieux combattu » le colonialisme, s'en tenait à la position de Thorez en 1939 analysant l'Algérie comme une nation appelée à rester durablement « en formation », dénonçait en 1945 comme « hitlériens » les indépendantistes du PPA et, encore en 1956, votait les « pouvoirs spéciaux » face à la rébellion algérienne. Ce ne sera donc que par des ralliements individuels tardifs que des militants du PCF ou du PCA se solidariseront du combat pour l'indépendance.

Ramener les interrogations de Camus sur le mouvement communiste à un refus de l'« anticolonialisme » supposé de celui-ci n'est donc en réalité qu'une façon d'éluder, comme le faisaient les intellectuels pro-communistes d'alors, le débat sur l'oppression de masse exercée par le régime stalinien en URSS et en Europe centrale, et de ramener toute recherche d'un ordre mondial plus démocratique à un ralliement pro-impérialiste.

P. 70 : Sartre devait devenir le plus fort et le plus convaincant critique de L'Homme révolté.

P. 80 : Sartre fut largement perçu comme le vainqueur, ayant surclassé [outwritten] Camus, qui resta isolé.

OG consacre quelque 30 pages à rejouer à l'identique les épisodes de la querelle de Sartre contre Camus de 1947 à 1957. Son rejet en bloc des positions de Camus élude la précocité et la vigueur de sa dénonciation de la répression stalinienne. Paradoxalement le réduire, sur la question algérienne, à un défenseur de la perpétuation de la domination coloniale, empêche de situer les véritables limites chez lui d'un sentiment de sincère indignation anticoloniale : sa sous-estimation de la profondeur sociale et de la légitimité de l'aspiration nationale algérienne ; l'irréalisme tardif des solutions fédéralistes prônées par lui alors que la marche vers l'indépendance est déjà irréversible ; le fait qu'il n'ait pas rendu public son entier soutien à l'autodétermination (exprimé fin 1959 dans une lettre à Nicola Chiaromonte), cadre démocratique où il aurait pu faire entendre les conditions qu'il mettait au dénouement de la crise algérienne. Mais OG ne voit que camouflage d'une position « Algérie française dans les plus sérieuses préoccupations exprimées par Camus : question du terrorisme contre les populations civiles et de ses conséquences ; garanties à donner aux minorités européennes et juives dans une Algérie nouvelle ; monopole politique et de négociation revendiqué par le FLN comme prélude à un régime militarisé et de parti unique etc.

Quant à Sartre, OG n'interroge pas davantage son alignement inconditionnel sur les positions du FLN, excluant tout questionnement sur ses méthodes immédiates ou ses objectifs au-delà de l'indépendance. Ni même des surenchères comme cet appel fou au génocide fait par Sartre dans sa préface aux *Damnés de la terre* de Frantz Fanon : « [...] il faut tuer : abattre un Européen c'est faire d'une pierre deux coups : supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre. »

P. 91 : [...] grâce à des organisations algériennes modérées qui organisèrent aussi la sécurité [de la conférence sur la Trêve civile en Algérie].

Une très large majorité des membres d'origine musulmane du comité algérois d'initiative pour la trêve civile n'étaient en rien des représentants d'« organisations algériennes modérées » mais bien des membres du FLN, même si cette affiliation restait encore discrète. Et c'est d'ailleurs le service d'ordre du FLN algérois qui a assuré la protection de la réunion du 22 janvier 1956 contre les militants Algérie française.

Par cette présentation faussée, OG insinue que l'initiative était de part et d'autre portée par une « troisième force » opposée à l'indépendance, alors qu'elle a bien réuni des Européens libéraux (dont plusieurs comme Roblès ou Maisonneuve se rallieront à la nécessité de l'indépendance) et des responsables indépendantistes, sur le préalable à toute négociation sereine, d'une décrue concertée des violences exercées de part et d'autre contre les populations civiles.

Il méconnaît ainsi les conséquences de l'échec d'une telle initiative sur la surenchère ultérieure des violences (de la « bataille d'Alger » aux affrontements OAS-FLN de 1961-62) et l'exacerbation irréversible du clivage entre les communautés qui en résultera à la veille de l'indépendance.

C'est là encore négliger tout le débat éthique et politique que Camus a tenté d'ouvrir sur les conséquences du terrorisme urbain, quelle qu'en soit l'origine, mais aussi son combat contre les exécutions

capitales de militants algériens, ou son interrogation sur la sauvegarde des droits des minorités dans l'Algérie future

La mère et la justice...

P. 100-102 : *[...] c'était une drôle de réponse [...] Camus ne pouvait concevoir l'indépendance algérienne, ni se concevoir lui-même comme séparé de l'Algérie française [... Cette réponse] fut interprétée comme une condamnation du terrorisme, par les partisans de l'Algérie française, et comme une défense de l'ordre colonial, par les partisans de l'indépendance algérienne.*

OG reprend ici l'éternel procès selon lequel la répartition de 1957 visait à faire prévaloir la perpétuation de la domination française sur la justice due aux victimes de la colonisation. Il y ajoute que ce serait les tenants de cette même « Algérie française » qui tenteraient de faire passer cette formule pour un questionnement du terrorisme frappant les civils.

Il suffit cependant de relire l'ensemble de ce dialogue improvisé pour vérifier que c'est bien à la question de la violence contre des civils que celle-ci renvoie et que l'écrivain y invoque sa mère comme figure, non pas d'un ordre colonial irrédentiste, mais bien plutôt de potentielle victime désarmée d'un attentat (situation qu'illustre la scène du *Premier Homme* où elle est frappée de terreur par une explosion à la station de tramway voisine).

Surinterprétations et confusion systématique entre opinions de l'auteur de fiction et de ses narrateurs et personnages

L'Étranger

Préface : *L'auteur [...] ne nomme aucun des personnages arabes.*

P. 31 : *Durant le procès il ratifie indirectement l'ordre colonial en le laissant à l'arrière-plan.*

Ce n'est pas « l'auteur » qui s'exprime dans le roman dont le narrateur est Meursault. Ce n'est donc en rien « ratifier l'ordre colonial », que de prêter à ce dernier une manière de s'exprimer qui était celle de ses semblables à l'époque ou que la réalité qu'il relate soit pour l'essentiel fidèle aux usages d'alors.

Ainsi, s'il ne « nomme » pas sa victime, c'est que 1) la plupart de ses contemporains Européens ne s'attachaient guère à l'identité personnelle des membres de la communauté indigène, 2) Raymond ne l'a pas désignée autrement que comme « son type » ou le « frère » de la « Mauresque » qu'il avait molestée.

Et ce serait plutôt d'avoir fait parler par ces hommes un langage plus respectueux de l'Autre qui aurait abouti pour « l'auteur » à gommer des comportements ethnocentriques qui étaient coutumiers dans la société coloniale.

Il n'y aurait de même eu aucune vraisemblance à ce qu'une cour algéroise saisie du meurtre d'un Arabe se soucie d'en souligner « l'arrière-plan colonial ». On pourrait plutôt s'étonner que Camus ait imaginé une condamnation capitale qui n'avait jamais été prononcée en Algérie pour un tel meurtre inter-ethnique. Mais il est probable que s'il avait dépeint de manière plus réaliste un acquittement pour « légitime défense » ou une peine allégée pour « circonstances atténuantes », OG lui aurait reproché de « ratifier » cette pratique discriminatoire de la justice coloniale...

La Peste

P. 58 : *[...] ce qui est extraordinaire ici est qu'une ville d'Afrique du Nord soit considérée comme le chef-lieu d'un district français, et que cette ville soit décrite comme ordinaire. Avec ce mot, l'histoire est immédiatement éliminée [ironed out] : la conquête est normalisée et acceptée.*

Outre que ce « mot » qualifiant Oran comme une « ville ordinaire », est ironiquement assorti par le narrateur de l'expression « à première vue », il n'a pas pour objet de « normaliser et accepter » son statut colonial, mais s'oppose à l'évocation des « curieux événements » que constitue l'épidémie.

De plus c'est Rieux – et non pas Camus – qui ici s'exprime comme témoin et acteur de la lutte contre l'épidémie. On voit mal pourquoi (sinon pour anticiper ce genre de critique post-coloniale...) un tel récit se

devrait donc de commencer par une dénonciation en bonne et due forme de toute l'« histoire » de la colonisation ...

« La Femme adultère »

P. 89 : *Pendant tout le temps, l'épouse ressent que tous les Arabes l'entourent, comme s'ils étaient une force d'oppression. Dans la scène finale [...] les bruits de la ville arabe cessent [...]. Symboliquement les Arabes sont partis [...] Pour Camus, [...] c'est le fantasme d'une Algérie intemporelle vidée de la plupart de ses habitants indigènes, fantasme fruste [inchoate], qui est la seule source de vraie et intense félicité [bliss] – ou bonheur – pour le personnage, et en fait pour Camus lui-même.*

Même surinterprétation idéologique sortant les mots de de leur situation narrative : si la ville arabe est alors silencieuse, c'est simplement qu'il fait nuit quand Janine décide de renouveler l'expérience de sa première montée au fort. Laquelle, loin d'avoir été pour elle quête « d'une Algérie intemporelle vide de la plupart de ses habitants indigènes », avait lié dans une découverte bouleversante la splendeur du désert et de la palmeraie à celle des terrasses de la ville arabe toute vibrante « des voix rieuses ou des piétinements incompréhensibles ».

La « source » de cette émotion n'est donc en rien le « fantasme » d'un pays dépeuplé de ses habitants d'origine, pas plus que leur perception comme « une force oppressive » : tout au contraire Janine a soudain vu en eux les « seigneurs misérables et libres d'un étrange royaume », tout en devant accepter que « jamais pourtant (ce même royaume) ne serait le sien ». « Immenses solitudes » où, entre « émerveillement » et « peine », elle découvre, jusque dans ses larmes finales, l'infranchissable césure qui s'oppose à tout mouvement vers l'Autre dans une société coloniale.

« L'Hôte »

P. 91 : *Les commentateurs se divisent à propos de la fin de l'histoire : se centrant soit sur Daru comme une figure vraiment noble (après tout il refuse d'envoyer l'Arabe en prison), soit sur ce qu'il y a d'étrange [odd] pour un récit se déroulant en situation coloniale à dépeindre un colon [settler] comme une victime et un personnage sympathique.*

Daru n'est pas un *settler* (colon) au sens propre mais un instituteur tentant d'exercer avec humanité le rôle éducatif et d'aide sociale qui lui est imparti dans cette « époque coloniale ».

La question n'est donc pas de savoir si cela le rend « sympathique » ou « vraiment noble », mais plutôt si une telle attitude que l'on pourrait dire de « bonne volonté » était observable chez certains des instituteurs d'alors, ce qui est bien le cas.

La chute du récit suggère cependant que cette attitude l'expose à être condamné tant par l'autorité coloniale que par les organisations indigènes. Loin de faire de Daru une « victime » pour mieux justifier l'ordre colonial, elle constate plutôt l'impossibilité de relations de simple humanité dans ce qui, avant même qu'un affrontement guerrier ne se soit ouvert entre les communautés, reste l'*ordinaire* d'une situation coloniale.

En cela, loin de faire l'apologie de la colonisation de peuplement, la phrase « Dans ce vaste pays qu'il avait tant aimé, il était seul » anticipe la finitude inévitable de cet ordre social, avec la même lucidité historique que la préface de 1958 à *L'Envers et l'Endroit*, où Camus se verra déjà « à l'heure de l'exil ».

Le Premier Homme

P. 99 : *Camus décrit les colons pieds-noirs comme des révolutionnaires ; [...] Il] écrit que les premiers colons en Algérie avaient participé à la Révolution française de 1848 [...] Cependant, des historiens contestent l'idée qu'il y ait eu une classe ouvrière révolutionnaire française en Algérie.*

Deux propositions erronées et, malgré un « cependant » [*however*], sans rapport l'une avec l'autre.

Une partie des premiers migrants français en Algérie furent en effet des proscrits politiques de 1848 ou de 1852. Camus, sans prétendre que ce fut le cas de tous ou en faire collectivement des « révolutionnaires », se limite à relever la présence de « durs des barricades » parmi les migrants qui créèrent le « village encore inexistant » de Solférino, tout en rappelant par ailleurs que nombre des premiers colons « fuyaient la misère ou la persécution ». Toute une part de l'histoire familiale évoquée dans *Le Premier Homme* se réfère ainsi aux

paysans « mahonnais » chassés de Minorque par la crise économique.

Il s'est par ailleurs bien développé, à Alger notamment, une population ouvrière dans de nombreux ateliers manufacturiers (comme la tonnellerie de l'oncle Étienne), les activités du port, les halles, le gaz et électricité, le commerce, les postes, les tramways etc. Si ces couches, de plus en plus syndiquées, n'ont certes pas offert une direction « ouvrière révolutionnaire » à la lutte de libération nationale, elles ont participé de façon aussi combative que leurs homologues métropolitains, aux grandes grèves ouvrières du Front populaire. Elles comportaient en outre nombre de journaliers ou salariés indigènes qui ont participé à ces mobilisations sociales et parmi lesquels s'est largement opéré le recrutement tant du PCA que de l'Étoile nord-africaine et du PPA.

P. 97 : *Le titre du livre [...] fait partie d'un fantasme pieds-noirs ou colonialiste [...] : la notion qu'aucun homme n'était présent sur cette terre avant lui.*

P. 94 : *Ce qui émerge dans sa fiction [...] est une défense émotive sans vernis des colons français de l'Algérie française – c'est un aveu [coming out], un masque qui tombe : rien n'est plus important pour Camus que la présence française en Algérie.*

P. 98-99 : *Le Premier Homme reflète un désir fruste de nier [...] la venue de l'indépendance algérienne et un long deuil du vieil ordre colonial.*

P. 100 : *C'est une œuvre tragique où Camus pour la première fois fait face à ses contradictions et choisit résolument le côté de l'Algérie française.*

P. 97 : *L'Algérie est [...] un lieu où l'histoire humaine est dénuée de sens – qui permet la négation non seulement du passé du peuple indigène, mais aussi du passé récent du colonialisme.*

Évoquant l'enfance d'un orphelin pauvre dans l'Alger des années 1920, ce récit se veut bien davantage qu'un classique roman de formation : à travers une opiniâtre « recherche du père », il inscrit son personnage dans toute une lignée de migrants et dans le destin collectif auquel la crise finale de la société coloniale algérienne conduit leur dernière génération.

Dans cette anamnèse individuelle et collective, le titre *Le Premier Homme*, plutôt que de trahir un « fantasme colonial inexprimé » niant toute présence humaine avant la conquête, désigne plus simplement le destin d'un enfant qui « avait dû s'élever seul, sans père, » « pour, trouver seul sa morale et sa vérité, (et) naître enfin comme homme ».

Le fait pour l'écrivain d'imaginer l'arrivée en Algérie de ses ascendants et les conditions très difficiles de leur installation, ne vise ni à héroïser cette colonisation de peuplement ni à suggérer qu'elle s'est emparée d'une terre vacante. Loin de faire de l'Algérie « un lieu où l'histoire humaine est insignifiante », le récit assume en effet la dimension démographique du « peuplement » colonial (« des foules entières étaient venues ici depuis plus d'un siècle ») sans masquer le rôle de « persécutés-persécuteurs » dévolu à la masse la plus misérable de ses acteurs. Il n'élude pas plus la grande violence de la conquête (« on les avait enfermés dans les grottes avec toute la smalah » ; « on leur avait donné [aux nouveaux colons] la terre des insurgés de 71, tués ou emprisonnés »), que la résistance massive des habitants de ce « pays ennemi qui refusait l'occupation et se vengeait sur tout ce qu'il trouvait » dans une histoire « réduite à des crises de violence et de meurtres, des flambées de haine, des torrents de sang ».

Le récit ne nie pas davantage le « passé récent du colonialisme », évoquant la présence bruyante à Solférino des « services psychologiques de l'armée », puis, dans les dialogues entre le narrateur et son camarade militant « Saddok », l'hostilité entre communistes et nationalistes algériens dès les années 1930 et le débat sur le terrorisme urbain après 1954, ou encore la méfiance raciste ordinaire de la communauté européenne et son exacerbation en réponse aux attentats de la fin des années 1960.

Si donc il y a bien une tonalité de « deuil » dans le roman ce n'est en rien pour magnifier le vieil ordre colonial et ses acteurs ou « nier la venue de l'indépendance algérienne ». Mais au contraire dans une conscience aiguë de l'absence d'avenir historique réservé à la masse de ces anciens occupants de la misère, « tous ici enfants trouvés et perdus », n'y ayant bâti que « de fugitives cités », pour en définitive rejoindre dans une « affreuse et excitante histoire », « l'immense cohue des conquérants maintenant évincés qui les avaient précédés sur cette terre ».

P. 96 : *Forcés de quitter ce territoire conquis, les Français de nouveau détruisent la terre cultivée, mais cette fois-ci Camus les décrit comme étant victime d'une injustice.*

« Les Français » collectivement visés par OG sont symbolisés selon lui dans le récit par ce « vieux colon » qui, dans le roman, détruit ses vignes tout en conseillant à « ses ouvriers arabes » de rejoindre le maquis. On notera que ce personnage est détenteur d'une terre relativement limitée et participe encore personnellement à la culture de sa vigne. Si à ce titre il est bien issu à échelle modeste de la « colonisation de peuplement », et se sait condamné à la perte de sa terre, il s'agit d'une histoire qui le dépasse largement, où sa responsabilité personnelle reste limitée et dont, à la différence du grand colonat qui avait largement préparé la reconversion de ses biens, il est bien en dernier ressort l'une des « victimes ».

En ce sens, il est représentatif de toute une couche sociale intermédiaire de la colonisation européenne et le récit de Camus n'apporte aucune approbation morale ou politique de son acte : il tente de dépeindre avec justesse la forme de ressentiment et de désespoir d'un personnage qui se voit comme abandonné par la métropole. Si une telle attitude n'avait pas été celle de nombre de ses semblables, on comprendrait mal comment les extrémistes de l'OAS auraient pu trouver une base sociale à la politique aussi suicidaire que celle de la « terre brûlée » pratiquée à l'approche de l'indépendance, et qui n'a fait que précipiter l'exode en masse des Européens. Aurait-il donc fallu passer sous silence l'existence de tels épisodes pour ne pas être soupçonné de les justifier ?

P. 95 : [...] un jugement définitif sur la race émanant de la figure du père, laquelle est idéalisée tout au long de la nouvelle. Son exclamation raciste est présentée au lecteur comme la réaction « compréhensible » d'une victime.

Cet épisode rapporte la réaction du père de Cormery, lequel dit avoir été « traîné à la guerre » au Maroc, au spectacle de deux soldats égorgés et émasculés par les rebelles. En n'en censurant pas la conclusion brutalement ethniciste (« Sale race ! Quelle race ! Tous, tous... »), Camus n'hésite pas à *casser* l'image « idéalisée » de ce personnage, alors qu'il aurait pu se limiter à relater la première réaction humaniste qui est la sienne (le fameux, « Un homme ça s'empêche ! » et le « Eux aussi, ce ne sont pas des hommes » qui en étend l'exigence aux Français qui s'en écarteraient).

Observation fidèle de la vive prévention collective de la plupart des Européens d'Algérie à l'égard des indigènes, et non pas opinion assumée par l'auteur par père interposé. Au même titre que la méfiance prêtée à nombre des habitants de Belcourt des années 1930 à l'encontre de « cette foule menaçante et qui ne menaçait rien, sinon par sa présence », puis que les « Cette sale race ! » et « Il faut tous les tuer ! » qui, après 1954, répondent à l'attentat devant l'arrêt du tramway.

La réaction de Jacques Cormery qui, dans ce dernier épisode, s'interpose contre le lynchage d'un « Arabe », suffit à indiquer que des attitudes individuelles différentes restaient possibles et que rien ne permet d'imputer à l'écrivain lui-même les préjugés qu'il dépeint, pas plus que la volonté de lui-même « dénier l'humanité des Arabes ».

Les traductions arabes des œuvres de Camus

Faris LOUNIS

Quelques remarques personnelles :

- La traduction des œuvres de Camus en arabe est extrêmement tardive.
- Dans l'espace de langue arabe, Camus a été essentiellement lu en français et en anglais jusqu'aux années 1981 (la première traduction arabe de *La Peste*) et 1990 (la première traduction arabe de *L'Étranger*).
- Sauf erreur de ma part, aucun traducteur algérien n'a songé à traduire Camus en langue arabe (ou en *darija* algérienne – qui, elle, est plurielle en soi). Le premier étant Waciny Laredj avec les traductions de *La Peste* et de la correspondance avec Maria Casarès (à partir de 2021 / conjointement chez deux éditeurs, un libano-irakien et un algérien).
- Les éditeurs et les traducteurs arabes de Camus le présentent comme un écrivain universel, un grand « philosophe existentiel » et un « défenseur du droit des Musulmans contre la cupidité des colons ». La rhétorique des héritiers autoproclamés de Saïd (ceux qui ethnicisent sa figure – l'Arabe, le Palestinien – sans prendre en compte la complexité de son œuvre et l'histoire de l'évolution de ses idées) y est absente. Ceci dit, le silence de Camus sur la question algérienne est signalé comme quelque chose « d'incompréhensible par rapport à son engagement démocratique de jeunesse ». Aucun traducteur ou éditeur ne parle « d'inconscient colonial » ou de « Camus le colon ».
- Les traducteurs et éditeurs arabes s'intéressent surtout au Camus écrivain et penseur de l'absurde, de la mort heureuse et de l'abolition de la guillotine. Le Camus critique du communisme soviétique a beaucoup intéressé les socialistes et communistes arabes ; la gauche arabe d'une manière générale.

Aux prestigieuses éditions Dar Al Adab (Maison des lettres, Liban, Beyrouth) – le Gallimard arabe (et de gauche), si je puis dire : il s'agit ici des meilleures traductions.

* Sûhaïl Idris, *Al-Ta'ûn (La Peste)*, 1981 (3^e réédition 2013). (Sûhaïl Idris est entre autres le traducteur de certaines œuvres de Sartre en arabe).

* AydaMatraji Idris, *Al-Gharîb (L'Étranger)*, 1990, rééd. 2013.

* AydaMatraji Idris, *Al Mawt al-Sa'id (La Mort heureuse)*, 2014 (4^e réédition).

L'excellente romancière et journaliste libanaise NajwaBarakat a traduit les *Carnets*, avec des titres très camusiens pour chaque tome :

* Tome 1 : *Lû'bat al-Awrakwa Nour (Le Jeu des Feuilles et de la Lumière)*, 2013.

* Tome 2 : *Dhahabazrak (Or bleu)*, 2013.

* Tome 3 : *Ûshb al-Ayam (L'Herbe des Jours)*, 2013.

Najwa M. Barakat est née à Bcharré (Liban) en 1960. Elle vit actuellement à Beyrouth après avoir longtemps résidé à Paris, où elle a fait des études de cinéma et travaillé comme journaliste. De NajwaBarakat, on peut notamment lire chez Actes Sud : *La Langue du secret* (2015), *Monsieur N.* (2021).

Aux éditions Al Dar Al Miçriya Al Lubnaniya (La Maison égypto-libanaise)

Muhammad Ghattâs, *Al-Gharîb (L'Étranger)*, Le Caire-Beyrouth, coll. « Les romans du prix Nobel » (*RiwâyâtJâ'zatNûbal*), 1997. Le traducteur donne, à la fin du livre, une présentation de l'auteur et de son œuvre.

Aux éditions Dar Ninwâ (éd. La Maison Ninive, Syrie)

L'excellent travail de la traductrice syrienne YarâChû'a' (يارا شعاع) :

- * *Al-Gharîb (L'Étranger)*, 2016.
- * *Al-Ta'ûn (La Peste)*, 2016.
- * *Al Mawt al-Sa'id (La Mort heureuse)*, 2016.
- * *Al-Sûqût (La Chute)*, 2019.
- * *Qâlîjûlâ (Caligula)*, 2019.
- * *A'râs (Noces)*, 2019.
- * *Ûçtûrat Sîsîf (Le Mythe de Sisyphe)*, 2021.
- * *Al-Manfâwa al-Malaqût (L'Exil et le Royaume)*, 2021.
- * *Al-Insân al-Awal (Le Premier Homme)*, 2022.

Le travail du traducteur Ismaïl Zin al-'Abidîn (إسماعيل زين العابدين) :

- * *Lâ Dhahâyâ lâ Jalâdûn (Ni victimes ni bourreaux)*, 2022.
- * *Ta'mûlâthawl al-miqsala (Réflexions sur la guillotine)*, 2022.

Le travail de la traductrice Hiba al-Chawî (هبة الشاوي) :

- * *Al-'Adilûn (Les Justes)*, 2021.

Aux éditions Manshûrât Al Jamal (Les presses du Chameau), une maison d'éditions irako-libano-allemande :

Le travail du traducteur, romancier, écrivain et universitaire marocain Muhammad aïtHannâ (محمد آيت حنا) :

* *Al-Gharîb (L'Étranger)*, Beyrouth-Bagdad, 2013. Cette traduction est l'une des plus célèbres et reconnues dans l'espace de langue arabe.

Le travail du traducteur, romancier, écrivain et universitaire algérien WacinyLaredj. Les traductions de *La Mort heureuse*, de *L'Étranger*, du *Premier Homme* et de *La Chute* sont en cours chez le même éditeur.

- * *Al-Ta'ûn (La Peste)*, 2021.

Cette traduction comporte une présentation de l'auteur et de son œuvre. Aussi, elle est publiée chez l'éditeur algérien *Al-Fadhâ' al-Hûr- الفضاء الحر* (Libre Poche), 2021.

* *Albert Camus, Maria Casarès, Mûrâssalât 1944-1959 (1959-1944 مراسلات)*, (ألبير كامو، ماريا كساريس، مراسلات 1944-1959), 2021.

Cette traduction est aussi publiée chez l'éditeur algérien *Al-Fadhâ' al-Hûr- الفضاء الحر* (Libre Poche), 2021.

Aux éditions Dar Al Harf Al 'Arabi (La Maison de la Lettre Arabe, Liban, Beyrouth) : le site de cette maison d'édition affiche *L'Étranger* en tête de ses meilleures ventes¹¹.

Le travail de l'écrivaine et traductrice Rihâb 'Aqâwî (رحاب عكاوي) :

* *Al-Gharîb (L'Étranger)*, 2013. Aussi, cette traduction, qui comporte une présentation de l'auteur et de son œuvre, fait référence dans l'espace de langue arabe.

Aux éditions Dar Al Madâ (Irak, Bagdad) :

Le travail du penseur, critique littéraire et traducteur (de Freud, Marx, Engles, etc.) syrien Georges Tarabichi (جورج طرابيشي) :

- * *Al-Miqsala, A'râs (Réflexions sur la guillotine suivies de Noces)*, 2014.

Aux éditions Dar Al Moualef (Liban, Beyrouth) :

Le travail de l'écrivain et médecin syrien SâmîKabâwa (سامي قباوة) :

- * *Al-Gharîb (L'Étranger)*, 2017. Cette traduction est l'une des plus célèbres dans l'espace de langue

¹¹ Voir : <https://dar-alharef-alarabi-lb.jimdofree.com/%D8%A7%D9%84%D9%83%D8%AA%D8%A8-%D8%A7%D9%84%D8%A3%D9%83%D8%AB%D8%B1-%D9%85%D8%A8%D9%8A%D8%B9%D8%A7/>. Consulté le 06/02/2023 à 21 :12.

arabe.

* *Al-Ta'ûn (La Peste)*, 2017.

La traduction arabe de la correspondance Camus-Germain :

* Albert Camus, *Azîzî al-SayyîdJirmân* (عزيزي السيد جرمان), trad. Bahâ' I'âlî (بهاء إيعالي), Toronto-Ontario, éd. Manshûrât Al Hayât, 2022.

Bahâ' I'âlî est poète et écrivain libanais. Avant Camus, il a traduit Jean Cocteau du français à l'arabe.

La traduction arabe du *Discours de Suède* :

* Albert Camus, *Khitâb al-Sûwaydaw al-Fanânwazmânûho* (خطاب السويد أو الفنان و زمانه), trad. Ahmad al-Madînî (أحمد المدني), Dubaï, éd. Dar Azmina , 2015.

Ahmad al-Madînî est poète, écrivain et critique littéraire marocain. Dans l'espace de langue arabe, il est notamment connu par sa critique du « roman-auto-fiction » - duquel il dit que ce n'est qu'un aveu maladroitement déguisé en fiction – et sa défense de l'imagination en tant que premier moteur de la création romanesque.

Camus dans les dialectes arabes

Le traducteur égyptien Hector Fahmi (هكتور فهمي) a traduit *L'Étranger* en arabe égyptien :

* Albert Camus, *Al-Gharîb (L'Étranger)*, trad. du français à l'égyptien par Hector Fahmi, Dar « Hûn » (éd. « Elles » pour une écriture féministe), 2022. La première de couverture indique que cette traduction est un « roman en langue égyptienne ».

Les critiques littéraires et les traducteurs arabes (c'est-à-dire de langue arabe) sont divisés sur la traduction de l'arabe littéraire aux arabes dialectaux : les uns condamnent « la trahison de la langue arabe et du métier de traducteur », les autres saluent et soutiennent l'acte courageux et novateur d'Hector Fahmi. Des voix peu enclines au manichéisme appellent à l'ouverture d'un débat de fond autour de cette question.

La traduction en arabe tunisien de *L'Étranger* par le poète, écrivain, journaliste et traducteur tunisien Dhayâ' Bousalmî (ضياء بوسالمي) :

* Dhayâ' Bousalmî, *Laghrîb- لُغْرَيْبُ (L'Étranger)*, Tunis, Cérès éditions (cette maison publie en français et en arabe), 2018.

Cette traduction a suscité pratiquement les mêmes débats que la traduction « en langue égyptienne ». Cela dit, le traducteur Bousalmî défend la *darija* tunisienne comme étant une langue transcrivant fidèlement le quotidien et le vécu de ses locuteurs.

Parutions

➤ **Sur Camus**

Livres :

- Alice Kaplan et Laura Marris, *L'État de peste. Lire Camus à l'heure de la pandémie*, Gallimard, coll. « Arcades », 2023.

➤ **Autour de Camus**

Livres

- **Maurice Mauviel**, *Algérie, deux peintres de la conquête : Eugène Fromentin et Horace Vernet*, Wallada éditions, 2022, 396 pages et trois cahiers de reproductions en couleurs

Sociétés amies

➤ **L'Association « Les Amis d'Octave Mirbeau »**

Octave Mirbeau. Études et actualités, n° 4/2023, « Mirbeau dans le monde à son époque et de nos jours » (avec 160 illustrations).

Voir la table des matières : <https://www.calameo.com/read/00606813554fe35491121>

Contact : 10 bis rue André Gautier, 49000 ANGERS.

➤ **Centre Joë Bousquet et son temps**

À la Maison des Mémoires – Maison Joë Bousquet (Carcassonne), l'association organise des Rencontres, par exemple :

- Le 11 mars, « Rencontre & Lecture musicale autour de l'écrivaine-artiste, Etel Adnan, « passeuse entre l'Orient et l'Occident, morte en 2021
- Le 18 mars, « Rencontre & Lecture musicale » avec Souad Labbize, poétesse et romancière algéro-tuniso-française ; et « Rencontre & Lecture » avec Pinar Selek, écrivaine et sociologue turque.

Informations : centrejoebousquet@wanadoo.fr

➤ **L'Association « Amitiés Internationales André Malraux »**

- A tenu son AG le 21 janvier 2023 à Paris
- Organise un colloque international « Malraux et la politique », les 23 et 24 novembre 2023, à Sciences Po – Paris. Première esquisse de programme :
 - 1) Les valeurs
 - 2) Les engagements
 - 3) Le gaullisme
 - 4) La politique pour Malraux

Bulletin d'adhésion pour l'année 2023
de réadhésion
à la Société des Études Camusiennes

Je, soussigné(e) :

*Nom-Prénom

Profession :

*Adresse :

.....

Téléphone et / ou fax :

*Adresse électronique :

verse la somme de : 12 € [étudiant]
 30 € [adhérent]
 30 € [institutions]
 plus de 30 € [bienfaiteur]

Mode de règlement :

Chèque (uniquement d'une banque domiciliée en France)

n°..... de la banque :.....

à l'ordre de la **Société des Études Camusiennes**, que j'adresse à : Éric AMIS 1185 Keronvel
 Tregondern 29250 Saint-Pol-de-Léon

CODE BANQUE	CODE GUICHET	NUMERO DE COMPTE	CLE RIB
10207	00011	20218917680	18

NOM : ASS. SOcté ETUDES CAMUSIENNES

IBAN : FR76 1020 7000 1120 2189 1768 018

SWIFT (BIC) : CCBPFRPPMTG

Paypal : règlement à **etudescamusiennes@free.fr**

Carte Bancaire via Paypal sur l'intranet de la SEC

Autre (préciser) :

(*) Avec votre accord, vos coordonnées (nom, prénom, adresse mail et localisation [département ou pays]) seront publiées dans l'annuaire de la SEC, consultable sur son site avec un mot de passe. Merci de bien vouloir nous indiquer vos préférences à ce sujet.

accepte que les renseignements ci-dessus figurent sur un annuaire de la SEC

oui oui, sauf : non

souhaite figurer sur une liste de nouvelles rapides diffusées par mail

oui non

Date et signature :

NOM..... Prénom.....